



Lycée Do Kamo

15 bis, rue Taragnat
NOUMEA /Tel : 28 43 51
dokamo@offratel.nc

Classe : 1^{ère} L
Année : 2012

Descriptif des textes et des activités en 1^{ère} L

SÉQUENCE 1	Titre : La femme et le désir d'émancipation Problématique : Figures de l'émancipation féminine dans le roman : entre soumission et rébellion.
SÉQUENCE 2	Titre : Œuvre intégrale – <i>Bel Ami</i> , Maupassant Problématique : En quoi Georges Duroy est-il une figure emblématique de la réussite sociale au XIX^{ème} siècle ?
SÉQUENCE 3	Titre : Œuvre intégrale – <i>Dom Juan</i> , Molière Problématique : les tensions entre le désir de liberté et la contrainte de la raison sociale
SÉQUENCE 4	Titre : L'Inspiration poétique Problématique : L'inspiration poétique, de la célébration des traits d'un génie à la vision plus distanciée et ironique de cette source créatrice.
SÉQUENCE 5	Titre : Une culture qui humanise l'Homme Problématique : l'Humanisme, quelles réflexions sur la culture ?
SÉQUENCE 6	Titre : Les Lumières, une littérature de combat Problématique : Les Lumières, une littérature engagée en faveur de l'humanité ?
SÉQUENCE 7	Titre : Les figures de monstres dans la littérature Problématique : Quelle place est accordée à la monstruosité dans la littérature ? Quels regards la société porte-t-elle sur la monstruosité ?

Professeur de Français : Ernest WANEISI
Lycée DOKAMO
15, bis rue Taragnat – Vallée des Colons
98 800 NOUMEA

Cachet de l'établissement :



Séquence n°1 : La femme et le désir d'émancipation	
Objet d'étude	Le personnage de roman, du XVII ^{ème} à nos jours
Perspectives d'étude	Analyse des genres et des registres Etude de l'argumentation et de ses effets sur le destinataire.
Problématique	Figures de l'émancipation féminine dans le roman : entre soumission et rébellion.
<u>POUR L'EXPOSÉ :</u> - Extrait n° 1 : Choderlos de Laclos, <i>Les Liaisons dangereuses</i> (1782) « la revendication de la liberté » - Extrait n°2 : George Sand, <i>Indiana</i> (1832) "La résistance" - Extrait n° 3: Gustave Flaubert, <i>Madame Bovary</i> (1857) "Emancipation ou aliénation?" - Extrait n° 4 : André Malraux, <i>La Condition humaine</i> (1933) « vers l'égalité ».	
<u>POUR L'ENTRETIEN :</u> - la caractérisation du personnage dans le roman - Etude de la focalisation et de la perspective narrative - Etude du registre ironique et polémique - le statut de la femme au XIX ^{ème} - Montesquieu, <i>Lettres Persanes</i>, Lettre 161 - Maupassant, <i>Bel-Ami</i> (1885) « La personnalité de Mme Forestier »	
Lectures cursives	- Olympe de Gouges, <i>Déclaration des droits de la Femme et de la citoyenne</i> , 1791 - Œuvre intégrale : Gustave Flaubert, <i>Madame Bovary</i> , 1857 - George Sand : Aux membres du comité central (1848)
Activités proposés à la classe	- Projection du film de Stephen Frears, <i>Les liaisons dangereuses</i> ,

Texte 1, Marivaux, les liaisons Dangereuses, Lettre 127

La Marquise de Merteuil au Vicomte de Valmont

Si je n'ai pas répondu, Vicomte, à votre Lettre du 19, ce n'est pas que je n'en aie eu le temps ; c'est tout simplement qu'elle m'a donné de l'humeur, et que je ne lui ai pas trouvé le sens commun.

J'avais donc cru n'avoir rien de mieux à faire que de la laisser dans l'oubli ; mais puisque vous revenez sur elle, que vous paraissent tenir aux idées qu'elle contient, et que vous prenez mon silence pour un consentement, il faut vous dire clairement mon avis. J'ai pu avoir quelquefois la prétention de remplacer à moi seule tout un sérail ; mais il ne m'a jamais convenu d'en faire partie. Je croyais que vous saviez cela. Au moins, à présent, que vous ne pouvez plus l'ignorer, vous jugerez facilement combien votre proposition a dû me paraître ridicule. Qui, moi ! je sacrifierais un goût, et encore un goût nouveau, pour m'occuper de vous ? Et pour m'en occuper comment ? en attendant à mon tour, et en esclave soumise, les sublimes faveurs de votre *Hautesse*. Quand, par exemple, vous voudrez vous distraire un moment de *ce charme inconnu* que *l'adorable, la céleste* Mme de Tourvel, vous a fait seule éprouver ou quand vous craindrez de compromettre, auprès de *l'attachante Cécile*, l'idée supérieure que vous êtes bien aise qu'elle conserve de vous : alors descendant jusqu'à moi, vous y viendrez chercher des plaisirs, moins vifs à la vérité, mais sans conséquence ; et vos précieuses bontés, quoique un peu rares, suffiront de reste à mon bonheur !

Certes, vous êtes riche en bonne opinion de vous-même : mais apparemment je ne le suis pas en modestie ; car j'ai beau me regarder, je ne peux pas me trouver déçue jusque-là. C'est peut-être un tort que j'ai ; mais je vous préviens que j'en ai beaucoup d'autres encore.

J'ai surtout celui de croire que *l'écolier, le doucereux* Danceny, uniquement occupé de moi, me sacrifiant, sans s'en faire un mérite, une première passion, avant même qu'elle ait été satisfaite, et m'aimant enfin comme on aime à son âge, pourrait, malgré ses vingt ans, travailler plus efficacement que vous à mon bonheur et à mes plaisirs. Je me permettrai même d'ajouter que, s'il me venait en fantaisie de lui donner un adjoint, ce ne serait pas vous, au moins pour le moment.

Et par quelles raisons, m'allez-vous demander ? Mais d'abord il pourrait fort bien n'y en avoir aucune : car le caprice qui vous ferait préférer, peut également vous faire exclure. Je veux pourtant bien, par politesse, vous motiver mon avis. Il me semble que vous auriez trop de sacrifices à me faire ; et moi, au lieu d'en avoir la reconnaissance que vous ne manquerez pas d'en attendre, je serais capable de croire que vous m'en devriez encore ! Vous voyez bien, qu'aussi éloignés l'un de l'autre par notre façon de penser, nous ne pouvons nous rapprocher d'aucune manière ; et je crains qu'il ne me faille beaucoup de temps, mais beaucoup, avant de changer de sentiment. Quand je serai corrigée, je vous promets de vous avertir. Jusque-là, croyez-moi, faites d'autres arrangements, et gardez vos baisers ; vous avez tant à les placer mieux !...

Adieu, comme autrefois, dites-vous ? Mais autrefois, ce me semble, vous faisiez un peu plus de cas de moi ; vous ne m'aviez pas destinée tout à fait aux troisièmes rôles ; et surtout vous vouliez bien attendre que j'eusse dit oui, avant d'être sûr de mon consentement. Trouvez donc bon qu'au lieu de vous dire aussi,

Adieu comme autrefois, je vous dise, adieu comme à présent.

Votre servante, Monsieur le Vicomte

*Du Château de ... le 31 octobre 17***

Questions :

1 Comment Madame de Merteuil se présente-t-elle dans ce texte ? Quelle idée se fait-elle d'elle-même ?

2 Quels sont les mots ou idées de Valmont contre lesquels elle réagit ? Quelles sont ses revendications ?

3 Observez l'usage que fait Madame de Merteuil de l'image du sérail : comment s'en sert-elle à son avantage ?

4 Sur quels tons s'adresse-t-elle à Valmont ?

5 Comment oppose-t-elle Valmont et Danceny ? Dans quel but ?

Texte 2 : Georges SAND, Indiana, 1832

Paru en 1832, Indiana, le premier roman écrit par George Sand seule (et signé G. Sand), met en scène une jeune femme, élevée à l'île Bourbon (aujourd'hui la Réunion) et mariée avec un homme beaucoup plus âgé qu'elle, le Colonel Delmare, mari brutal et autoritaire qui ne la comprend absolument pas. L'héroïne se résigne car elle n'a pas le choix, mais garde néanmoins sa dignité

Quand son mari l'aborda d'un air impérieux et dur, il changea tout d'un coup de visage et de ton, et se trouva contraint devant elle, maté par la supériorité de son caractère. Il essaya alors d'être digne et froid comme elle ; mais il n'en put jamais venir à bout.

— Daignerez-vous m'apprendre, madame, lui dit-il, où vous avez passé la matinée et peut-être la nuit ?

Ce peut-être apprit à madame Delmare que son absence avait été signalée assez tard. Son courage s'en augmenta.

— Non, monsieur, répondit-elle, mon intention n'est pas de vous le dire.

Delmare verdit de colère et de surprise.

— En vérité, dit-il d'une voix chevrotante, vous espérez me le cacher ?

— J'y tiens fort peu, répondit-elle d'un ton glacial. Si je refuse de vous répondre, c'est absolument pour la forme. Je veux vous convaincre que vous n'avez pas le droit de m'adresser cette question.

— Je n'en ai pas le droit, mille couleuvres ! Qui donc est le maître ici, de vous ou de moi ? qui donc porte une jupe et doit filer une quenouille ? Prétendez-vous m'ôter la barbe du menton ? Cela vous sied bien, femmelette !

— Je sais que je suis l'esclave et vous le seigneur. La loi de ce pays vous a fait mon maître. Vous pouvez lier mon corps, garrotter mes mains, gouverner mes actions. Vous avez le droit du plus fort, et la société vous le confirme ; mais sur ma volonté, monsieur, vous ne pouvez rien, Dieu seul peut la courber et la réduire. Cherchez donc une loi, un cachot, un instrument de supplice qui vous donne prise sur elle ! c'est comme si vous vouliez manier l'air et saisir le vide !

— Taisez-vous, sottise et impertinente créature ; vos phrases de roman nous ennuient.

— Vous pouvez m'imposer silence, mais non m'empêcher de penser.

— Orgueil imbécile, morgue¹ de vermisseau ! vous abusez de la pitié qu'on a de vous ! Mais vous verrez bien qu'on peut dompter ce grand caractère sans se donner beaucoup de peine.

— Je ne vous conseille pas de le tenter, votre repos en souffrirait, votre dignité n'y gagnerait rien.

— Vous croyez ? dit-il en lui meurtrissant la main entre son index et son pouce.

— Je le crois, dit-elle sans changer de visage.

Ralph fit deux pas, prit le bras du colonel dans sa main de fer, et le fit ployer comme un roseau en lui disant d'un ton pacifique :

— Je vous prie de ne pas toucher à un cheveu de cette femme. Delmare eut envie de se jeter sur lui ; mais il sentit qu'il avait tort, et il ne craignait rien tant au monde que de rougir de lui-même. Il le repoussa en se contentant de lui dire :

— Mêlez-vous de vos affaires.

Puis, revenant à sa femme :

— Ainsi, madame, lui dit-il en serrant ses bras contre sa poitrine pour résister à la tentation de la frapper, vous entrez en révolte ouverte contre moi, vous refusez de me suivre à l'île Bourbon, vous voulez vous séparer ? Eh bien, mordieu ! moi aussi...

— Je ne le veux plus, répondit-elle. Je le voulais hier, c'était ma volonté ; ce ne l'est plus ce matin. Vous avez usé de violence en m'enfermant dans ma chambre : j'en suis sortie par la fenêtre pour vous prouver que ne pas régner sur la volonté d'une femme, c'est exercer un empire dérisoire. J'ai passé quelques heures hors de votre domination ; j'ai été respirer l'air de la liberté pour vous montrer que vous n'êtes pas moralement mon maître et que je ne dépends que de moi sur la terre. En me promenant, j'ai réfléchi que je devais à mon devoir et à ma conscience de revenir me placer sous votre patronage² ; je l'ai fait de mon plein gré. Mon cousin m'a accompagnée ici, et non pas ramenée. Si je n'eusse pas voulu le suivre, il n'aurait pas su m'y contraindre, vous l'imaginez bien. Ainsi, monsieur, ne perdez pas votre temps à discuter avec ma conviction ; vous ne l'influencerez jamais, vous en avez

¹ Morgue : attitude hautaine et méprisante

² Patronage : protection, autorité morale

perdu le droit dès que vous avez voulu y prétendre par la force. Occupez- vous du départ ; je suis prête à vous aider et à vous suivre, non pas parce que telle est votre volonté, mais parce que telle est mon intention. Vous pouvez me condamner, mais je n'obéirai jamais qu'à moi-même.

— J'ai pitié du dérangement de votre esprit, dit le colonel en haussant les épaules.

Et il se retira dans sa chambre pour mettre en ordre ses papiers, fort satisfait, au dedans de lui, de la résolution de madame Delmare, et ne redoutant plus d'obstacles ; car il respectait la parole de cette femme autant qu'il méprisait ses idées.

George Sand, *Indiana* (III, 21)

Questions de lecture

1. Montrez en quoi ce passage ressemble à une scène de théâtre ; pourquoi ce choix d'écriture de la part de la romancière ?
2. Comment sont évoqués et illustrés dans ce texte les statuts respectifs du mari et de la femme à l'époque de George Sand ?
3. Quelles sont les « armes » d'Indiana dans cette scène ?
4. Qui sort vainqueur de cette scène ? Comment et pourquoi ?

Texte 3 : Flaubert, *Madame Bovary*, 1857

Emma Bovary, fille d'agriculteurs, a reçu une certaine éducation, nourrie de lectures romanesques, et aspire à une vie pleine de grands sentiments, de luxe, d'exotisme... Pour échapper à son milieu, elle épouse un médecin de campagne, Charles Bovary, mais se retrouve finalement confrontée à la médiocrité de la vie provinciale dans le petit bourg de Yonville près de Rouen. Elle devient alors une proie rêvée pour Rodolphe, don Juan médiocre et sans scrupule, qui en fait sa maîtresse. Emma croit s'émanciper dans l'adultère qu'elle voit toujours comme une grande passion romanesque et s'imaginer qu'elle s'est libérée des lois sociales...

Mais, avec cette supériorité de critique appartenant à celui qui, dans n'importe quel engagement, se tient en arrière³, Rodolphe aperçut en cet amour d'autres jouissances à exploiter. Il jugea toute pudeur incommode. Il la traita sans façon. Il en fit quelque chose de souple et de corrompu. C'était une sorte d'attachement idiot plein d'admiration pour lui, de voluptés pour elle, une béatitude qui l'engourdissait ; et son âme s'enfonçait en cette ivresse et s'y noyait, ratatinée, comme le duc de Clarence dans son tonneau de malvoisie⁴. Par l'effet seul de ses habitudes amoureuses, Mme Bovary changea d'allures. Ses regards devinrent plus hardis, ses discours plus libres ; elle eut même l'inconvenance de se promener avec M. Rodolphe, une cigarette à la bouche, comme pour narguer le monde ; enfin, ceux qui doutaient encore ne doutèrent plus quand on la vit, un jour, descendre de l'Hirondelle⁵, la taille serrée dans un gilet, à la façon d'un homme ; et Mme Bovary mère, qui, après une épouvantable scène avec son mari, était venue se réfugier chez son fils, ne fut pas la bourgeoise la moins scandalisée. Bien d'autres choses lui déplurent : d'abord Charles n'avait point écouté ses conseils pour l'interdiction des romans⁶ ; puis, le genre de la maison lui déplaisait ; elle se permit des

³ Le narrateur explique ici que Rodolphe, ne mettant aucun sentiment dans sa relation avec Emma, garde un regard très distant sur leur liaison et n'y voit que la satisfaction de plaisirs sensuels

⁴ George Plantagenêt, duc de Clarence, condamné à mort en 1478 pour avoir comploté contre son frère le roi Édouard IV d'Angleterre, aurait choisi de mourir noyé dans un tonneau de vin de malvoisie.

⁵ Nom de la diligence de Yonville qui va jusqu'à Rouen

⁶ Mme Bovary mère avait conseillé à Charles d'interdire à Emma la lecture des romans qu'elle jugeait inconvenants et licencieux

observations, et l'on se fâcha, une fois surtout, à propos de Félicité⁷. Mme Bovary mère, la veille au soir, en traversant le corridor, l'avait surprise dans la compagnie d'un homme, un homme à collier brun, d'environ quarante ans, et qui, au bruit de ses pas, s'était vite échappé de la cuisine. Alors Emma se prit à rire ; mais la bonne dame s'emporta, déclarant qu'à moins de se moquer des moeurs, on devait surveiller celles des domestiques.

— De quel monde êtes-vous ? dit la bru⁸, avec un regard tellement impertinent que Mme Bovary lui demanda si elle ne défendait point sa propre cause.

— Sortez ! fit la jeune femme se levant d'un bond.

— Emma !... maman !... s'écriait Charles pour les rapatrier⁹.

Mais elles s'étaient enfuies toutes les deux dans leur exaspération.

Emma trépignait en répétant :

— Ah ! quel savoir-vivre ! quelle paysanne !

Il courut à sa mère ; elle était hors des gonds, elle balbutiait :

— C'est une insolente ! une évaporée¹⁰ ! pire, peut-être !

Et elle voulait partir immédiatement, si l'autre ne venait lui faire des excuses. Charles retourna donc vers sa femme et la conjura de céder ; il se mit à genoux ; elle finit par répondre :

— Soit ! j'y vais.

En effet, elle tendit la main à sa belle-mère avec une dignité de marquise, en lui disant :

— Excusez-moi, madame.

Gustave Flaubert, *Madame Bovary* (Deuxième partie, Ch.12)

Question de lecture

1. Dans les deux premiers paragraphes, quels sont les points de vue choisis par le narrateur (par qui est observée Emma) ? Quelles sont les conséquences de ce choix sur la façon dont le lecteur perçoit le personnage ?
2. Dans l'ensemble du texte, quels sont les comportements d'Emma qui choquent les habitants d'Yonville ? En quoi s'opposent-ils à la vision traditionnelle du statut de la femme mariée à cette époque ?
3. Relevez les expressions qui désignent la belle-mère d'Emma : que représente symboliquement ce personnage ? Pourquoi Flaubert la choisit-il comme interlocutrice dans le dialogue de la fin du texte ? Comment les deux femmes s'opposent-elles ?
4. Relevez précisément les jugements que le narrateur porte sur Emma explicitement et implicitement : quelle vision nous donne-t-il de son personnage ?
5. Quelles sont les limites que vous percevez dans ce texte à la tentative d'émancipation d'Emma ?

⁷ Domestique de Charles et Emma Bovary

⁸ Bru : belle-fille.

⁹ Rapatrier : réconcilier (sens vieilli).

¹⁰ Évaporée : qui fait preuve de légèreté, qui manque de sérieux et de rigueur morale.

Texte 4 : Malraux, *La Condition humaine* (1933)

La Condition humaine a pour cadre un événement historique précis, l'insurrection communiste de Shanghai en avril 1927, trahie et écrasée dans le sang par Chang Kai-Shek. Les deux personnages, Kyo né d'un père français et d'une mère japonaise, et May jeune médecin allemande. Ils sont mariés, très engagés tous deux dans le combat révolutionnaire, mais vivent ici une crise douloureuse. Leur couple est fondé sur des règles très modernes de liberté et d'indépendance mutuelles, mais Kyo est confronté à l'angoissante complexité du sentiment amoureux profond qui l'unit à May : quand celle-ci lui a avoué quelques jours auparavant qu'elle avait couché avec un autre homme, conformément à la liberté que se sont accordée mutuellement les deux époux, Kyo a senti avec désarroi monter en lui une vive jalousie et une incompréhension vis-à-vis de la jeune femme. Dans cette scène, alors qu'il part pour un combat décisif, il refuse que sa femme l'accompagne, tout en restant torturé par la méconnaissance de soi-même et la difficulté à éclaircir ses motivations profondes... Peu de temps après être parti sans elle, il reviendra la chercher, et le discours indirect libre donnera un éclairage sur sa décision : « De quel droit exerçait-il sa protection sur la femme qui avait accepté même qu'il partît ? Au nom de quoi la quittait-il ? Était-il sûr qu'il n'y eût pas là de vengeance ? [...] Il comprenait maintenant qu'accepter d'entraîner l'être qu'on aime dans la mort est peut-être la forme totale de l'amour, celle qui ne peut pas être dépassée » (p.166).

– [C'est Kyo qui parle] Tu ne serviras à rien.

– À quoi servirai-je, ici, pendant ce temps ? Les hommes ne savent pas ce que c'est que d'attendre...»

Il fit quelques pas, s'arrêta, se retourna vers elle : « Écoute, May : lorsque ta liberté a été en jeu, je l'ai reconnue. »

Elle comprit à quoi il faisait allusion¹¹ et eut peur : elle l'avait oublié. En effet, il ajoutait d'un ton plus sourd : « ... et tu as su la prendre. Il s'agit maintenant de la mienne.

– Mais, Kyo, quel rapport cela a-t-il ?

– Reconnaître la liberté d'un autre, c'est lui donner raison contre sa propre souffrance, je le sais d'expérience.

– Suis-je « un autre », Kyo ? »

Il se tut, de nouveau. Oui, en ce moment, elle était un autre. Quelque chose entre eux avait été changé. « Alors, reprit-elle, parce que j'ai... enfin, à cause de cela, nous ne pouvons même plus être en danger ensemble ?... Réfléchis, Kyo : on dirait presque que tu te venges...

– Ne plus le pouvoir, et le chercher quand c'est inutile, ça fait deux.

– Mais si tu m'en voulais tellement que cela, tu n'avais qu'à prendre une maîtresse... Et puis, non ! pourquoi est-ce que je dis cela, ce n'est pas vrai, je n'ai pas pris un amant ! et tu sais bien que tu peux coucher avec qui tu veux...

– Tu me suffis », répondit-il amèrement.

Son regard étonna May : tous les sentiments s'y mêlaient. Et – le plus troublant de tous – sur son visage, l'inquiétante expression d'une volupté ignorée de lui-même. « En ce moment, reprit-il, ce n'est pas de coucher que j'ai envie. Je ne dis pas que tu aies tort ; je dis que je veux partir seul. La liberté que tu me reconnais, c'est la tienne. La liberté de faire ce qu'il te plaît. La liberté n'est pas un échange, c'est la liberté.

– C'est un abandon... »

Silence.

« Pourquoi des êtres qui s'aiment sont-ils en face de la mort, Kyo, si ce n'est pas pour la risquer ensemble ? »

Elle devina qu'il allait partir sans discuter, et se plaça devant la porte. « Il ne fallait pas me donner cette liberté, dit-elle, si elle doit nous séparer maintenant.

– Tu ne l'as pas demandée.

– Tu me l'avais d'abord reconnue. »

« Il ne fallait pas me croire », pensa-t-il. C'était vrai, il la lui avait toujours reconnue. Mais qu'elle discutât en ce moment sur des droits la séparait de lui davantage.

« Il y a des droits qu'on ne donne, dit-elle amèrement, que pour qu'ils ne soient pas employés.

– Ne les aurais-je reconnus que pour que tu puisses t'y accrocher en ce moment, ce ne serait pas si mal... »

¹¹ Peu de temps auparavant, May a avoué à Kyo qu'elle avait couché avec un homme, selon la mutuelle liberté que les deux époux s'étaient accordée.

Cette seconde les séparait plus que la mort : paupières, bouche, tempes, la place de toutes les tendresses est visible sur le visage d'une morte, et ces pommettes hautes et ces longues paupières n'appartenaient plus qu'à un monde étranger. Les blessures du plus profond amour suffisent à faire une assez belle haine. Reculait-elle, si près de la mort, au seuil de ce monde d'hostilité qu'elle découvrait ? Elle dit : « Je ne m'accroche à rien, Kyo, disons que j'ai tort, que j'ai eu tort, ce que tu voudras, mais maintenant, en ce moment, tout de suite, je veux partir avec toi. Je te le demande. »

André Malraux, *La Condition humaine*. © Éditions GALLIMARD.

Questions de lecture

1. Quel est le mot clé du texte ? Observez quelles sont ses occurrences et quel personnage l'emploie le plus. Les deux personnages lui donnent-ils la même signification ? Montrez en quoi il est problématique ici.
2. Comment s'expriment les difficultés de compréhension entre les personnages ? Observez les termes et expressions repris par les personnages : le dialogue progresse-t-il ?
3. En quoi les attitudes masculine et féminine s'opposent-elles ici ?

Lecture Cursive : Maupassant, *Bel-Ami* (1885)

Madeleine Forestier rédige ici le premier article de Bel-Ami, absolument incapable de le faire. Elle apparaît comme une femme indépendante et émancipée, séduisante et manipulatrice qui se sert des hommes pour exercer officieusement un rôle politique (elle sera la maîtresse d'un ministre). Elle revendique l'égalité dans le mariage et refuse absolument de se voir sous la domination d'un homme.

Elle se leva et se mit à marcher, après avoir allumé une autre cigarette, et elle dictait, en soufflant des filets de fumée qui sortaient d'abord tout droit d'un petit trou rond au milieu de ses lèvres serrées, puis s'élargissant, s'évaporaient en laissant par places, dans l'air, des lignes grises, une sorte de brume transparente, une buée pareille à des fils d'araignée. Parfois, d'un coup de sa main ouverte, elle effaçait ces traces légères et plus persistantes ; parfois aussi elle les coupait d'un mouvement tranchant de l'index et regardait ensuite, avec une attention grave, les deux tronçons d'imperceptible vapeur disparaître lentement.

Et Duroy, les yeux levés, suivait tous ses gestes, toutes ses attitudes, tous les mouvements de son corps et de son visage occupés à ce jeu vague qui ne prenait point sa pensée.

Elle imaginait maintenant les péripéties de la route, portait des compagnons de voyage inventés par elle, et ébauchait une aventure d'amour avec la femme d'un capitaine d'infanterie qui allait rejoindre son mari.

Puis, s'étant assise, elle interrogea Duroy sur la topographie de l'Algérie, qu'elle ignorait absolument. En dix minutes, elle en sut autant que lui, et elle fit un petit chapitre de géographie politique et coloniale pour mettre le lecteur au courant et le bien préparer à comprendre les questions sérieuses qui seraient soulevées dans les articles suivants.

Puis elle continua par une excursion dans la province d'Oran, une excursion fantaisiste, où il était surtout question des femmes, des Mauresques¹², des Juives, des Espagnoles.

« Il n'y a que ça qui intéresse, » disait-elle.

Elle termina par un séjour à Saïda, au pied des hauts plateaux, et par une jolie petite intrigue entre le sous-officier Georges Duroy et une ouvrière espagnole employée à la manufacture d'alfa¹³ de Aïn-el-Hadjar. Elle racontait les rendez-vous, la nuit, dans la montagne pierreuse et nue, alors que les chacals, les hyènes et les chiens arabes crient, aboient et hurlent au milieu des rocs.

Et elle prononça d'une voix joyeuse : « La suite à demain ! »

Puis, se relevant : « C'est comme ça qu'on écrit un article, mon cher monsieur. Signez, s'il vous plaît.

Il hésitait.

— Mais signez donc !

Alors, il se mit à rire, et écrivit au bas de la page : « GEORGES DUROY. »

Elle continuait à fumer en marchant ; et il la regardait toujours, ne trouvant rien à dire pour la remercier, heureux d'être près d'elle, pénétré de reconnaissance et du bonheur sensuel de cette intimité naissante. Il lui semblait que tout ce qui l'entourait faisait partie d'elle, tout, jusqu'aux murs couverts de livres. Les sièges, les meubles, l'air où flottait l'odeur du tabac avaient quelque chose de particulier, de bon, de doux, de charmant, qui venait d'elle.

Maupassant, *Bel-Ami* (I, 3)

Dans cet autre passage, devenue veuve, elle explique à Duroy qui veut l'épouser, sa conception du mariage, bien éloignée des règles édictées par le Code Civil :

« Comprenez-moi bien. Le mariage pour moi n'est pas une chaîne, mais une association. J'entends être libre, tout à fait libre de mes actes, de mes démarches, de mes sorties, toujours. Je ne pourrais tolérer ni contrôle, ni jalousie, ni discussion sur ma conduite. Je m'engagerais, bien entendu, à ne jamais compromettre le nom de l'homme que j'aurais épousé, à ne jamais le rendre odieux ou ridicule. Mais il faudrait aussi que cet homme s'engageât à voir en moi une égale, une alliée, et non pas une inférieure ni une épouse obéissante et soumise. Mes idées, je le sais, ne sont pas celles de tout le monde, mais je n'en changerai point. Voilà. »

Maupassant, *Bel-Ami* (I, 8)

¹² Mauresque : femme d'Afrique du Nord

¹³ Alfa : sorte de jonc que l'on peut utiliser en vannerie ou dans la fabrication du papier.

Lecture Cursive : Montesquieu, *Lettres Persanes* (1721)

Les Lettres Persanes sont un court roman, paru en 1721 à Amsterdam, sans nom d'auteur, mais on y a bien vite reconnu la plume de Montesquieu, soucieux de ne pas compromettre sa carrière de magistrat par cet ouvrage aux apparences frivoles, voire licencieuses, mais au contenu bien plus subversif. L'auteur profite de la mode du roman épistolaire en imaginant deux Persans qui voyagent en Europe et échangent à travers leurs missives étonnement et critiques devant le fonctionnement de nos sociétés. Mais les *Lettres Persanes* relèvent également du goût pour l'orientalisme : Uzbek, un des Persans, reçoit périodiquement des nouvelles d'Ispahan qui l'avisent d'une révolte des femmes de son sérail : si cette intrigue secondaire confère à l'ouvrage beaucoup de son piment exotique, c'est surtout l'occasion pour Montesquieu de s'interroger sur la condition féminine et de souligner les contradictions entre les théories progressistes d'Uzbek qui doivent beaucoup à l'esprit des Lumières et son comportement parfaitement obscurantiste et rétrograde dans son palais où il se conduit en despote sanguinaire régnant sur un peuple d'esclaves – ainsi écrit-il à l'un des chefs du sérail : « si vous vous écarterez de votre devoir, je regarderai votre vie comme celle des insectes que je trouve sous mes pieds » (lettre 21). Les dernières lettres du livre nous font assister à un véritable bain de sang dans le sérail dont la plus belle figure est celle de Roxane la favorite, modèle de vertu. Dans cette dernière lettre qui clôt d'ailleurs le roman, elle pousse ici un ultime cri de liberté et proclame en mourant de sa propre main que sa soumission n'a été qu'une façade pour mieux assurer son indépendance et défier son prétendu maître.

Roxane à Uzbek, à Paris.

Oui, je t'ai trompé ; j'ai séduit tes eunuques ; je me suis jouée de ta jalousie ; et j'ai su, de ton affreux sérail, faire un lieu de délices. Je vais mourir ; le poison va couler dans mes veines.

Car que ferais-je ici, puisque le seul homme qui me retenait à la vie n'est plus¹⁴ ? Je meurs ; mais mon ombre s'envole bien accompagnée : je viens d'envoyer devant moi ces gardiens sacrilèges qui ont répandu le plus beau sang du monde.

Comment as-tu pensé que je fusse assez crédule pour m'imaginer que je ne fusse dans le monde que pour adorer tes caprices ? que, pendant que tu te permets tout, tu eusses le droit d'affliger tous mes désirs ?

Non : j'ai pu vivre dans la servitude, mais j'ai toujours été libre : j'ai réformé tes lois sur celles de la nature, et mon esprit s'est toujours tenu dans l'indépendance.

Tu devrais me rendre grâce encore du sacrifice que je t'ai fait ; de ce que je me suis abaissée jusqu'à te paraître fidèle ; de ce que j'ai lâchement gardé dans mon cœur ce que j'aurais dû faire paraître à toute la terre ; enfin, de ce que j'ai profané la vertu, en souffrant qu'on appelât de ce nom ma soumission à tes fantaisies.

Tu étais étonné de ne point trouver en moi les transports de l'amour. Si tu m'avais bien connue, tu y aurais trouvé toute la violence de la haine.

Mais tu as eu longtemps l'avantage de croire qu'un cœur comme le mien t'était soumis. Nous étions tous deux heureux : tu me croyais trompée, et je te trompais.

Ce langage, sans doute, te paraît nouveau. Serait-il possible qu'après t'avoir accablé de douleurs, je te forçasse encore d'admirer mon courage ? Mais c'en est fait : le poison me consume ; ma force m'abandonne ; la plume me tombe des mains ; je sens affaiblir jusqu'à ma haine ; je me meurs.

Du sérail d'Ispahan, le 8 de la lune de Rébiab 1, 1720.

Montesquieu, *Lettres Persanes*, Lettre 161 (dernière).

¹⁴ Roxane avait un amant caché dans le sérail qui a été surpris et massacré par les gardiens.

Lecture Cursive : Olympe de Gouges, *Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne* (1791)

Née à Montauban en 1748, morte à Paris, Marie Gouzes est issue d'une famille modeste, mais sans doute fille naturelle d'un homme de lettres. Elle prendra le pseudonyme d'Olympe de Gouges. Libérée, par un veuvage précoce, d'un mari que sa famille lui avait imposé, elle écrira plus tard que « le mariage est le tombeau de la confiance et de l'amour ». Olympe ne se remarie pas malgré les pressions de sa famille et préfère rester une femme indépendante en montant à Paris rejoindre son amant qu'elle refuse d'épouser. Elle devient une des rares femmes de lettres de l'époque, fréquentant les milieux littéraires, auteur d'une trentaine de pièces de théâtre, de publications politiques, de pamphlets. Indépendante tout en étant proche des Girondins, elle lutte pour l'émancipation des femmes et l'abolition de l'esclavage. Elle est la deuxième femme guillotinée (après Marie-Antoinette), le 6 novembre 1793, pour s'être opposée à la Terreur.

Elle publie en 1791 dans une revue cette Déclaration des droits de la Femme et de la Citoyenne, en féminisant la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen d'août 89. Ce texte peut être considéré comme le premier grand manifeste féministe en France.

Préambule : Les mères, les filles, les sœurs, représentantes de la Nation, demandent d'être constituées en Assemblée nationale. Considérant que l'ignorance, l'oubli ou le mépris des droits de la femme, sont les seules causes des malheurs publics et de la corruption des gouvernements, ont résolu d'exposer dans une déclaration solennelle, les droits naturels, inaliénables et sacrés de la femme, afin que cette déclaration, constamment présente à tous les membres du corps social, leur rappelle sans cesse leurs droits et leurs devoirs, afin que les actes du pouvoir des femmes, et ceux du pouvoir des hommes pouvant être à chaque instant comparés avec le but de toute institution politique, en soient plus respectés, afin que les réclamations des Citoyennes, fondées désormais sur des principes simples et incontestables, tournent toujours au maintien de la Constitution, des bonnes mœurs, et au bonheur de tous. En conséquence, le sexe supérieur en beauté comme en courage, dans les souffrances maternelles, reconnaît et déclare, en présence et sous les auspices de l'Être suprême, les Droits suivants de la femme et de la Citoyenne.

Article 1 : La femme naît libre et demeure égale à l'homme en droits. Les distinctions sociales ne peuvent être fondées que sur l'utilité commune.

Article 2 : Le but de toute association politique est la conservation des droits naturels et imprescriptibles de la Femme et de l'Homme ; ces droits sont la liberté, la propriété, la sûreté, et surtout la résistance à l'oppression.

Article 3 : Le principe de toute souveraineté réside essentiellement dans la Nation, qui n'est que la réunion de la Femme et de l'Homme ; nul corps, nul individu, ne peut exercer d'autorité qui n'en émane expressément.

Article 4 : La liberté et la justice consistent à rendre tout ce qui appartient à autrui ; ainsi l'exercice des droits naturels de la femme n'a de bornes que la tyrannie perpétuelle que l'homme lui oppose : ces bornes doivent être réformées par les lois de la nature et de la raison [...].

Article 5 : Les lois de la nature et de la raison défendent toutes actions nuisibles à la société ; tout ce qui n'est pas défendu par ces lois, sages et divines, ne peut être empêché, et nul ne peut être contraint à faire ce qu'elles n'ordonnent pas.

Article 6 : La loi doit être l'expression de la volonté générale ; toutes les Citoyennes et Citoyens doivent concourir personnellement, ou par leurs représentants, à sa formation ; elle doit être la même pour tous ; toutes les Citoyennes et tous les Citoyens, étant égaux à ses yeux, doivent être également admissibles à toutes dignités, places et emplois publics, selon leurs capacités ; et sans autres distinctions que celles de leurs vertus et de leurs talents.

Article 7 : Nulle femme n'est exceptée ; elle est accusée, arrêtée et détenue dans les cas déterminés par la Loi. Les femmes obéissent comme les hommes à cette Loi rigoureuse. [...]

Article 10 : Nul ne doit être inquiété pour ses opinions même fondamentales. La femme a le droit de monter sur l'échafaud ; elle doit avoir également celui de monter à la Tribune ; pourvu que ses manifestations ne troublent pas l'ordre public établi par la Loi.

Article 11 : La libre communication des pensées et des opinions est un des droits les plus précieux de la femme, puisque cette liberté assure la légitimité des pères envers les enfants. Toute citoyenne peut donc dire librement,

je suis mère d'un enfant qui vous appartient, sans qu'un préjugé barbare la force à dissimuler la vérité ; sauf à répondre de l'abus de cette liberté dans les cas déterminés par la loi.

Article 12 : La garantie des droits de la femme et de la citoyenne nécessite une utilité majeure ; cette garantie doit être instituée pour l'avantage de tous et non pour l'utilité particulière de celles à qui elle est confiée.

Article 13 : Pour l'entretien de la force publique, et pour les dépenses d'administration, les contributions de la femme et de l'homme sont égales ; elle a part à toutes les corvées, à toutes les tâches pénibles ; elle doit donc avoir de même part à la distribution des places, des emplois, des charges, des dignités et de l'industrie. [...]

Article 16 : Toute société, dans laquelle la garantie des droits n'est pas assurée, ni la séparation des pouvoirs déterminée, n'a point de constitution ; la constitution est nulle, si la majorité des individus qui composent la Nation, n'a pas coopéré à la rédaction. [.]

Documents complémentaires - George Sand : Aux membres du comité central (1848)

En 1848, Eugénie Niboyet propose, dans le journal « La Voix des femmes », la candidature de George Sand à l'Assemblée Constituante. Mais celle-ci, qui n'a pas été consultée, refuse avec force, estimant que le combat des femmes doit passer par l'obtention des droits civiques, avant celle des droits politiques auxquels elle estime qu'elles ne sont pas prêtes par leur manque d'instruction. Voici un extrait de la lettre qu'elle écrit en réponse (qui n'a finalement pas été publiée), dans laquelle elle se livre à une violente diatribe contre le mariage tel qu'il est régi par le Code Civil.

En attendant que la loi consacre cette égalité civile, il est certain qu'il y a des abus exceptionnels et intolérables de l'autorité maritale.

Il est certain aussi que la mère de famille, mineure à 80 ans, est dans une situation ridicule et humiliante. Il est certain que le seul droit de despotisme attribué au mari son droit de refus de souscrire aux conditions matérielles du bonheur de la femme et des enfants, son droit d'adultère hors du domicile conjugal, son droit de meurtre sur la femme infidèle, son droit de diriger à l'exclusion de sa femme l'éducation des enfants, celui de les corrompre par de mauvais exemples ou de mauvais principes, en leur donnant ses maîtresses pour gouvernantes comme cela s'est vu dans d'illustres familles ; le droit de commander dans la maison et d'ordonner aux domestiques, aux servantes surtout d'insulter la mère de famille ; celui de chasser les parents de la femme et de lui imposer ceux du mari, le droit de la réduire aux privations de la misère tout en gaspillant avec des filles le revenu ou le capital qui lui appartiennent, le droit de la battre et de faire repousser ses plaintes par un tribunal si elle ne peut produire de témoins ou si elle recule devant le scandale ; enfin le droit de la déshonorer par des soupçons injustes ou de la faire punir pour des fautes réelles. Ce sont là des droits sauvages, atroces, antihumains et les seules causes, j'ose le dire, des infidélités, des querelles, des scandales et des crimes qui ont souillé si souvent le sanctuaire de la famille, et qui le souilleront encore, ô pauvres humains, jusqu'à ce que vous brisiez à la fois l'échafaud et la chaîne du bague pour le criminel, l'insulte et l'esclavage intérieur, la prison et la honte publique pour la femme infidèle. Jusque là, la femme aura toujours les vices de l'opprimé, c'est-à-dire les ruses de l'esclave et ceux de vous qui ne pourront pas être tyrans, seront ce qu'ils sont aujourd'hui en si grand nombre, les esclaves ridicules de leurs esclaves vindicatifs. En effet quelle est la liberté dont la femme peut s'emparer par fraude ? celle de l'adultère. Quelle est la dignité dont elle peut se targuer à l'insu de son mari ? la fausse dignité d'un ascendant ridicule pour elle comme pour lui.

(Extrait de *Aux membres du comité central*)



Séquence n° 2 : Œuvre intégrale – *Bel Ami*, Maupassant

Objet d'étude	Le personnage de roman, du XVII ^{ème} à nos jours.	Œuvre intégrale
Perspectives d'étude	Analyse des genres et des registres Etude la littérature dans son contexte historique et culturel.	
Problématique	En quoi Georges Duroy est-il une figure emblématique de la réussite sociale au XIX^{ème} siècle ?	

POUR L'EXPOSÉ

- **Extrait 1** | Première partie - chapitre 1 - **Présentation du personnage** : « *Quand la caissière lui eut rendu la monnaie [...] Il ressemblait bien au mauvais sujet des romans populaires.* »

- **Extrait 2** | Première partie - chapitre 2 - **La première entrée de Duroy dans le Monde** : « *La porte s'ouvrit Une note vive et brusque qu'il fallait* »

- **Extrait 3** | Première partie - chapitre 3 – **Un héros en situation d'échec** : « *Tout à coup, il pensa : « il faut que je débute par mon départ » [...] il fallait en finir dès le lendemain avec cette existence besogneuse.* »

- **Extrait 4** | première partie - chapitre 5 – **Le dîner au Café Riche** :
« *Les huitres d'Ostende [...] onctueux comme une crème.* »

- **Extrait 5** | Deuxième partie - chapitre 10 - **L'apothéose de Georges Du Roy** : « *Bel Ami, à genoux à côté de Suzanne [...] cheveux frisés de ses tempes, toujours défaits au sortir du lit. [fin du roman]* »

POUR L'ENTRETIEN :

1. Etude d'ensemble

- le contexte culturel, politique et littéraire du XIX^{ème} (le café – les Folies Bergères – Colonisation de l'Algérie - ...)

- Les femmes de Duroy

- La vision de la presse et du monde politique dans le roman

- Pessimisme et vision d'une société décadente

2. Histoire des Arts : la peinture naturaliste

- **Claude Monet**, *La grenouillère*, 1869

- **Edouard Manet**, *déjeuner sur l'herbe*, 1862-1863

**Activités
proposés à la
classe**

- Travaux d'Exposés par groupe sur : « **Le personnage de Bel Ami – Les personnages féminins dans *Bel Ami* – Le journalisme dans l'œuvre et la vie de Maupassant – Réalisme et Impressionisme dans le roman de *Bel Ami*.** »

- Projection du film de Philippe Triboit *Bel Ami*, (adaptation de l'œuvre)

- Projection au Cinécité du film de Declan Donellan et Nick Ormerod, *Bel Ami*, 2012 (Adaptation de l'œuvre)

Extrait 1 | Première partie - chapitre 1 (incipit)

Quand la caissière lui eut rendu la monnaie de sa pièce de cent sous, Georges Duroy sortit du restaurant. Comme il portait beau par nature et par pose d'ancien sous-officier, il cambra sa taille, frisa sa moustache d'un geste militaire et familier, et jeta sur les dîneurs attardés un regard rapide et circulaire, un de ces regards de joli garçon, qui s'étendent comme des coups d'épervier.

Les femmes avaient levé la tête vers lui, trois petites ouvrières, une maîtresse de musique entre deux âges, mal peignée, négligée, coiffée d'un chapeau toujours poussiéreux et vêtue toujours d'une robe de travers, et deux bourgeoises avec leurs maris, habituées de cette gargote à prix fixe.

Lorsqu'il fut sur le trottoir, il demeura un instant immobile, se demandant ce qu'il allait faire. On était au 28 juin, et il lui restait juste en poche trois francs quarante pour finir le mois. Cela représentait deux dîners sans déjeuners, ou deux déjeuners sans dîners, au choix. Il réfléchit que les repas du matin étant de vingt-deux sous, au lieu de trente que coûtaient ceux du soir, il lui resterait, en se contentant des déjeuners, un franc vingt centimes de boni, ce qui représentait encore deux collations au pain et au saucisson, plus deux bocks sur le boulevard. C'était là sa grande dépense et son grand plaisir des nuits ; et il se mit à descendre la rue Notre-Dame-de-Lorette.

Il marchait ainsi qu'au temps où il portait l'uniforme des hussards, la poitrine bombée, les jambes un peu entrouvertes comme s'il venait de descendre de cheval ; et il avançait brutalement dans la rue pleine de monde, heurtant les épaules, poussant les gens pour ne point se déranger de sa route. Il inclinait légèrement sur l'oreille son chapeau à haute forme assez défraîchi, et battait le pavé de son talon. Il avait l'air de toujours défier quelqu'un, les passants, les maisons, la ville entière, par chic de beau soldat tombé dans le civil.

Quoique habillé d'un complet de soixante francs, il gardait une certaine élégance tapageuse, un peu commune, réelle cependant. Grand, bien fait, blond, d'un blond châtain vaguement roussi, avec une moustache retroussée, qui semblait mousser sur sa lèvre, des yeux bleus, clairs, troués d'une pupille toute petite, des cheveux frisés naturellement, séparés par une raie au milieu du crâne, il ressemblait bien au mauvais sujet des romans populaires.

Extrait 2 | Première partie - chapitre 2

La porte s'ouvrit presque aussitôt, et il se trouva en présence d'un valet en habit noir, grave, rasé, si parfait de tenue que Duroy se troubla de nouveau sans comprendre d'où lui venait cette vague émotion : d'une inconsciente comparaison, peut-être, entre la coupe de leurs vêtements.

Ce laquais, qui avait des souliers vernis, demanda en prenant le pardessus que Duroy tenait sur son bras par peur de montrer les taches : « Qui dois-je annoncer ? »

Et il jeta le nom derrière une porte soulevée, dans un salon où il fallait entrer. Mais Duroy, tout à coup perdant son aplomb, se sentit perclus de crainte, haletant. Il allait faire son premier pas dans l'existence attendue, rêvée. Il s'avança, pourtant. Une jeune femme blonde était debout qui l'attendait, toute seule, dans une grande pièce bien éclairée et pleine d'arbustes, comme une serre.

Il s'arrêta net, tout à fait déconcerté. Quelle était cette dame qui souriait ? Puis il se souvint que Forestier était marié ; et la pensée que cette jolie blonde élégante devait être la femme de son ami acheva de l'effarer.

Il balbutia : « Madame, je suis... » Elle lui tendit la main : « Je le sais, monsieur. Charles m'a raconté votre rencontre d'hier soir, et je suis très heureuse qu'il ait eu la bonne inspiration de vous prier de dîner avec nous aujourd'hui ».

Il rougit jusqu'aux oreilles, ne sachant plus que dire ; et il se sentait examiné, inspecté des pieds à la tête, pesé, jugé.

Il avait envie de s'excuser, d'inventer une raison pour expliquer les négligences de sa toilette ; mais il ne trouva rien, et n'osa pas toucher à ce sujet difficile.

Il s'assit sur un fauteuil qu'elle lui désignait, et quand il sentit plier sous lui le velours élastique et doux du siège, quand il se sentit enfoncé, appuyé, étreint par ce meuble caressant dont le dossier et les bras capitonnés le soutenaient délicatement, il lui sembla qu'il entraînait dans une vie nouvelle et charmante, qu'il prenait possession de quelque chose de délicieux, qu'il devenait quelqu'un, qu'il était sauvé ; et il regarda Mme Forestier dont les yeux ne l'avaient point quitté.

Elle était vêtue d'une robe de cachemire bleu pâle qui dessinait bien sa taille souple et sa poitrine grasse.

La chair des bras et de la gorge sortait d'une mousse de dentelle blanche dont étaient garnis le corsage et les courtes manches ; et les cheveux relevés au sommet de la tête, frisant un peu sur la nuque, faisaient un léger nuage de duvet blond au-dessus du cou. Duroy se rassurait sous son regard, qui lui rappelait sans qu'il sût pourquoi, celui de la fille rencontrée la veille aux Folies-Bergère. Elle avait les yeux gris, d'un gris azuré qui en rendait étrange l'expression, le nez mince, les lèvres fortes, le menton un peu charnu, une figure irrégulière et séduisante, pleine de gentillesse et de malice. C'était un de ces visages de femme dont chaque ligne révèle une grâce particulière, semble avoir une signification, dont chaque mouvement paraît dire ou cacher quelque chose.

Après un court silence, elle lui demanda : « Vous êtes depuis longtemps à Paris ? »

Il répondit, en reprenant peu à peu possession de lui : « Depuis quelques mois seulement, madame. J'ai un emploi dans les chemins de fer ; mais Forestier m'a laissé espérer que je pourrais, grâce à lui, pénétrer dans le journalisme ».

Elle eut un sourire plus visible, plus bienveillant ; et elle murmura en baissant la voix : « Je sais ».

Le timbre avait tinté de nouveau. Le valet annonça : « Mme de Marelle ».

C'était une petite brune, de celles qu'on appelle des brunettes.

Elle entra d'une allure alerte ; elle semblait dessinée, moulée des pieds à la tête dans une robe sombre toute simple.

Seule une rose rouge, piquée dans ses cheveux noirs, attirait l'œil violemment, semblait marquer sa physionomie, accentuer son caractère spécial, lui donner la note vive et brusque qu'il fallait.

Extrait 3 | Première partie - chapitre 3

Tout à coup il pensa : « Il faut que je débute par mon départ. » Et il écrivit : C'était en 1874, aux environs du 15 mai, alors que la France épuisée se reposait après les catastrophes de l'année terrible...

Et il s'arrêta net, ne sachant comment amener ce qui suivrait, son embarquement, son voyage, ses premières émotions.

Après dix minutes de réflexions il se décida à remettre au lendemain la page préparatoire du début, et à faire tout de suite une description d'Alger.

Et il traça sur son papier : Alger est une ville toute blanche... sans parvenir à énoncer autre chose.

Il revoyait en souvenir la jolie cité claire, dégringolant, comme une cascade de maisons plates, du haut de sa montagne dans la mer, mais il ne trouvait plus un mot pour exprimer ce qu'il avait vu, ce qu'il avait senti.

Après un grand effort, il ajouta : Elle est habitée en partie par des Arabes... Puis il jeta sa plume sur la table et se leva.

Sur son petit lit de fer, où la place de son corps avait fait un creux, il aperçut ses habits de tous les jours jetés là, vides, fatigués, flasques, vilains comme des hardes de la morgue. Et, sur une chaise de paille, son chapeau de soie, son unique chapeau, semblait ouvert pour recevoir l'aumône.

Ses murs, tendus d'un papier gris à bouquets bleus, avaient autant de taches que de fleurs, des taches anciennes, suspectes, dont on n'aurait pu dire la nature, bêtes écrasées ou gouttes d'huile, bouts de doigts graissés de pommade ou écume de la cuvette projetée pendant les lavages. Cela sentait la misère honteuse, la misère en garni de Paris. Et une exaspération le souleva contre la pauvreté de sa vie. Il se dit qu'il fallait sortir de là, tout de suite, qu'il fallait en finir dès le lendemain avec cette existence besogneuse.

Extrait 4 | Première partie - chapitre 5

Les huîtres d'Ostende furent apportées, mignonnes et grasses, semblables à de petites oreilles enfermées en des coquilles, et fondant entre le palais et la langue ainsi que des bonbons salés,

Puis, après le potage, on servit une truite rose comme de la chair de jeune fille ; et les convives commencèrent à causer.

On parla d'abord d'un cancan qui courait les rues, l'histoire d'une femme du monde surprise, par un ami de son mari, soupant avec un prince étranger en cabinet particulier.

Forestier riait beaucoup de l'aventure ; les deux femmes déclaraient que le bavard indiscret n'était qu'un goujat et qu'un lâche.

Duroy fut de leur avis et proclama bien haut qu'un homme a le devoir d'apporter en ces sortes d'affaires, qu'il soit acteur, confident ou simple témoin, un silence de tombeau. Il ajouta : « Comme la vie serait pleine de choses charmantes si nous pouvions compter sur la discrétion absolue les uns des autres. Ce qui arrête souvent, bien souvent, presque toujours les femmes, c'est la peur du secret dévoilé. »

Puis il ajouta, souriant : « Voyons, n'est-ce pas vrai ? Combien y en a-t-il qui s'abandonneraient à un rapide désir, au caprice brusque et violent d'une heure, à une fantaisie d'amour, si elles ne craignaient de payer par un scandale irrémédiable et par des larmes douloureuses un court et léger bonheur ! »

Il parlait avec une conviction contagieuse, comme s'il avait plaidé une cause, sa cause, comme s'il eût dit : « Ce n'est pas avec moi qu'on aurait à craindre de pareils dangers. Essayez pour voir. »

Elles le contemplaient toutes les deux, l'approuvant du regard, trouvant qu'il parlait bien et juste, confessant par leur silence ami que leur morale inflexible de Parisiennes n'aurait pas tenu longtemps devant la certitude du secret.

Et Forestier, presque couché sur le canapé, une jambe repliée sous lui, la serviette glissée dans son gilet pour ne point maculer son habit, déclara tout à coup, avec un rire convaincu de sceptique : « Sacristi oui, on s'en paierait si on était sûr du silence. Bigre de bigre ! les pauvres maris ! »

Et on se mit à parler d'amour. Sans l'admettre éternel, Duroy le comprenait durable, créant un lien, une amitié tendre, une confiance ! L'union des sens n'était qu'un sceau à l'union des cœurs. Mais il s'indignait des jalousies harcelantes, des drames, des scènes, des misères qui, presque toujours, accompagnent les ruptures.

Quand il se tut, Mme de Marelle soupira : « Oui, c'est la seule bonne chose de la vie, et nous la gâtons souvent par des exigences impossibles. »

Mme Forestier qui jouait avec un couteau, ajouta : « Oui... oui... c'est bon d'être aimée... »

Et elle semblait pousser plus loin son rêve, songer à des choses qu'elle n'osait point dire.

Et comme la première entrée n'arrivait pas, ils buaient de temps en temps une gorgée de champagne en grignotant des croûtes arrachées sur le dos des petits pains ronds. Et la pensée de l'amour, lente et envahissante, entraînait en eux, enivrait peu à peu leur âme, comme le vin clair, tombé goutte à goutte en leur gorge, échauffait leur sang et troublait leur esprit.

On apporta des côtelettes d'agneau, tendres, légères, couchées sur un lit épais et menu de pointes d'asperges.

« Bigre ! la bonne chose ! » s'écria Forestier. Et ils mangeaient avec lenteur, savourant la viande fine et le légume onctueux comme une crème.

Extrait 5 | Deuxième partie - chapitre 10 (fin)

Bel-Ami, à genoux à côté de Suzanne, avait baissé le front. Il se sentait en ce moment presque croyant, presque religieux, plein de reconnaissance pour la divinité qui l'avait ainsi favorisé, qui le traitait avec ces égards. Et sans savoir au juste à qui il s'adressait, il la remerciait de son succès.

Lorsque l'office fut terminé, il se redressa, et donnant le bras à sa femme, il passa dans la sacristie. Alors commença l'interminable défilé des assistants. Georges, affolé de joie, se croyait un roi qu'un peuple venait acclamer. Il serrait des mains, balbutiait des mots qui ne signifiaient rien, saluait, répondait aux compliments : « Vous êtes bien aimable. »

Soudain il aperçut Mme de Marelle ; et le souvenir de tous les baisers qu'il lui avait donnés, qu'elle lui avait rendus, le souvenir de toutes leurs caresses, de ses gentillesses, du son de sa voix, du goût de ses lèvres, lui fit passer dans le sang le désir brusque de la reprendre. Elle était jolie, élégante, avec son air gamin et ses yeux vifs. Georges pensait : « Quelle charmante maîtresse, tout de même. »

Elle s'approcha un peu timide, un peu inquiète, et lui tendit la main. Il la reçut dans la sienne et la garda. Alors il sentit l'appel discret de ses doigts de femme, la douce pression qui pardonne et reprend. Et lui-même il la serrait, cette petite main, comme pour dire : « Je t'aime toujours, je suis à toi ! »

Leurs yeux se rencontrèrent, souriants, brillants, pleins d'amour. Elle murmura de sa voix gracieuse : « À bientôt, monsieur. »

Il répondit gaiement : « À bientôt, madame. »

Et elle s'éloigna.

D'autres personnes se poussaient. La foule coulait devant lui comme un fleuve. Enfin elle s'éclaircit. Les derniers assistants partirent. Georges reprit le bras de Suzanne pour retraverser l'église.

Elle était pleine de monde, car chacun avait regagné sa place, afin de les voir passer ensemble. Il allait lentement, d'un pas calme, la tête haute, les yeux fixés sur la grande baie ensoleillée de la porte. Il sentait sur sa peau courir de longs frissons, ces frissons froids que donnent les immenses bonheurs. Il ne voyait personne. Il ne pensait qu'à lui.

Lorsqu'il parvint sur le seuil, il aperçut la foule amassée, une foule noire, bruisante, venue là pour lui, pour lui Georges Du Roy. Le peuple de Paris le contemplait et l'enviait.

Puis, relevant les yeux, il découvrit là-bas, derrière la place de la Concorde, la Chambre des députés. Et il lui sembla qu'il allait faire un bond du portique de la Madeleine au portique du Palais-Bourbon.

Il descendit avec lenteur les marches du haut perron entre deux haies de spectateurs. Mais il ne les voyait point ; sa pensée maintenant revenait en arrière, et devant ses yeux éblouis par l'éclatant soleil flottait l'image de Mme de Marelle rajustant en face de la glace les petits cheveux frisés de ses tempes, toujours défaits au sortir du lit.

1. Histoire des Arts

- Claude Monet, *La grenouillère*, 1869



- Edouard Manet, *Déjeuner sur l'herbe*, (1862-1863)





Séquence n° 3 : Œuvre intégrale – Dom Juan, Molière

Objet d'étude	Le texte théâtral et sa représentation, du XVII ^{ème} à nos jours	Œuvre intégrale
Problématique	Comment Dom Juan incarne les tensions entre le désir de liberté et la contrainte de la raison sociale ?	
POUR L'EXPOSÉ : Extrait 1 Acte 1 - Scène I (Sganarelle, Gusman) - Scène d'exposition : « Quoi que puisse dire Aristote, [...] je dirais hautement que tu aurais menti. » Extrait 2 Acte 1 - Scène II Tirade de Dom Juan sur l'inconstance : « Quoi? tu veux qu'on se lie à demeurer au premier objet [...] pour y pouvoir étendre mes conquêtes amoureuses. » Extrait 3 Acte 2 - Scène II (Dom Juan, Sganarelle, Charlotte) - Séduction de Charlotte : « Nous avons manqué notre coup, Sganarelle [...] je lui exprime le ravissement où je suis...» Extrait 4 Acte 3 - Scène II (Dom Juan, Sganarelle, Un pauvre) - Scène du pauvre : « Enseignez-nous un peu le chemin qui mène à la ville [...] Je te le donne pour l'amour de l'humanité.» Extrait 5 Acte 4 - scène III (Dom Juan, M. Dimanche, Sganarelle) - Comment Dom Juan berne M. Dimanche : « Ah, Monsieur Dimanche, approchez. Que je suis ravi de vous voir, [...] - Fi, vous dis-je. »		
POUR L'ENTRETIEN : - Tartuffe (1834) , Molière, Préface - 1 ^{re} Placet au Roi - Le baroque dans la pièce de Molière, <i>Dom Juan</i> . Histoire des Arts : le travail du metteur en scène – Analyse d'images de représentation et de paroles de comédiens. - Dom Juan et Sganarelle, la séduction fraternelle , Marcel Maréchal in <i>Textes et documents pour la classe</i> - Du provocateur sacrilège... au Tartuffe dévoyé , Gérard Desarthe dans le <i>Dom Juan</i> de Roger Planchon in <i>Textes et documents pour la classe</i> (1980) - Andrzej Seweryn dans le Dom Juan de Jacques Lasalle (1993) Photographie		
Lectures cursives	- Daniel Mesguich , <i>Dom Juan</i> , théâtre filmé (2005) - Marcel Bluwal , <i>Dom Juan</i> , Téléfilm (1965)	
Activités proposés à la classe	- Travaux d'Exposés par groupe sur : « Le personnage du libertin dans la littérature du XVII^e – les auteurs français de la comédie au XVII^e – Les troupes de théâtre à Paris au XVII^e – Les sources de Dom Juan – Le personnage de Sganarelle »	

Extrait 1 | Acte 1 - Scène I (Sganarelle, Gusman) - Scène d'exposition

Sganarelle, Gusman

Sganarelle, tenant une tabatière.

Quoi que puisse dire Aristote et toute la Philosophie, il n'est rien d'égal au tabac : c'est la passion des honnêtes gens, et qui vit sans tabac n'est pas digne de vivre. Non—seulement il réjouit et purge les cerveaux humains, mais encore il instruit les âmes à la vertu, et l'on apprend avec lui à devenir honnête homme. Ne voyez—vous pas bien, dès qu'on en prend, de quelle manière obligeante on en use avec tout le monde, et comme on est ravi d'en donner à droit et à gauche, partout où l'on se trouve ? On n'attend pas même qu'on en demande, et l'on court au—devant du souhait des gens : tant il est vrai que le tabac inspire des sentiments d'honneur et de vertu à tous ceux qui en prennent. Mais c'est assez de cette matière. Reprenons un peu notre discours. Si bien donc, cher Gusman, que Done Elvire, ta maîtresse, surprise de notre départ, s'est mise en campagne après nous, et son coeur, que mon maître a su toucher trop fortement, n'a pu vivre, dis—tu, sans le venir chercher ici. Veux—tu qu'entre nous je te dise ma pensée ? J'ai peur qu'elle ne soit mal payée de son amour, que son voyage en cette ville produise peu de fruit, et que vous eussiez autant gagné à ne bouger de là.

Gusman

Et la raison encore ? Dis—moi, je te prie, Sganarelle, qui peut t'inspirer une peur d'un si mauvais augure ? Ton maître t'a—t—il ouvert son coeur là—dessus, et t'a—t—il dit qu'il eût pour nous quelque froideur qui l'ait obligé à partir ?

Sganarelle

Non pas ; mais, à vue de pays, je connois à peu près le train des choses ; et sans qu'il m'ait encore rien dit, je gagerois presque que l'affaire va là. Je pourrois peut—être me tromper ; mais enfin, sur de tels sujets, l'expérience m'a pu donner quelques lumières.

Gusman

Quoi ? ce départ si peu prévu seroit une infidélité de Dom Juan ? Il pourroit faire cette injure aux chastes feux de Done Elvire ?

Sganarelle

Non, c'est qu'il est jeune encore, et qu'il n'a pas le courage...

Gusman

Un homme de sa qualité feroit une action si lâche ?

Sganarelle

Eh oui, sa qualité ! La raison en est belle, et c'est par là qu'il s'empêcheroit des choses.

Gusman

Mais les saints noeuds du mariage le tiennent engagé.

Sganarelle

Eh ! mon pauvre Gusman, mon ami, tu ne sais pas encore, crois—moi, quel homme est Dom Juan.

Gusman

Je ne sais pas, de vrai, quel homme il peut être, s'il faut qu'il nous ait fait cette perfidie ; et je ne comprends point comme après tant d'amour et tant d'impatience témoignée, tant d'hommages pressants, de vœux, de soupirs et de larmes, tant de lettres passionnées, de protestations ardentes et de serments réitérés, tant de transports enfin et tant d'emportements qu'il a fait paroître, jusqu'à forcer, dans sa passion, l'obstacle sacré d'un couvent, pour mettre Done Elvire en sa puissance, je ne comprends pas, dis—je, comme, après tout cela, il auroit le coeur de pouvoir manquer à sa parole.

Sganarelle

Je n'ai pas grande peine à le comprendre, moi ; et si tu connoissois le pèlerin, tu trouverois la chose assez facile pour lui. Je ne dis pas qu'il ait changé de sentiments pour Done Elvire, je n'en ai point de certitude encore : tu sais que, par son ordre, je partis avant lui, et depuis son arrivée il ne m'a point

entretenu ; mais, par précaution, je t'apprends, inter nos, que tu vois en Dom Juan, mon maître, le plus grand scélérat que la terre ait jamais porté, un enragé, un chien, un diable, un Turc, un hérétique, qui ne croit ni Ciel, ni Enfer, ni loup-garou, qui passe cette vie en véritable bête brute, un pourceau d'Epicure, un vrai Sardanapale, qui ferme l'oreille à toutes les remontrances [chrétiennes] qu'on lui peut faire, et traite de billevesées tout ce que nous croyons. Tu me dis qu'il a épousé ta maîtresse : crois qu'il auroit plus fait pour sa passion, et qu'avec elle il auroit encore épousé toi, son chien et son chat. Un mariage ne lui coûte rien à contracter ; il ne se sert point d'autres pièges pour attraper les belles, et c'est un époux à toutes mains. Dame, demoiselle, bourgeoise, paysanne, il ne trouve rien de trop chaud ni de trop froid pour lui ; et si je te disois le nom de toutes celles qu'il a épousées en divers lieux, ce seroit un chapitre à durer jusques au soir. Tu demeures surpris et changes de couleur à ce discours ; ce n'est là qu'une ébauche du personnage, et pour en achever le portrait, il faudroit bien d'autres coups de pinceau. Suffit qu'il faut que le courroux du Ciel l'accable quelque jour ; qu'il me vaudroit bien mieux d'être au diable que d'être à lui, et qu'il me fait voir tant d'horreurs, que je souhaiterois qu'il fût déjà je ne sais où. Mais un grand seigneur méchant homme est une terrible chose ; il faut que je lui sois fidèle, en dépit que j'en aie : la crainte en moi fait l'office du zèle, bride mes sentiments, et me réduit d'applaudir bien souvent à ce que mon âme déteste. Le voilà qui vient se promener dans ce palais : séparons-nous. Ecoute au moins : je t'ai fait cette confidence avec franchise, et cela m'est sorti un peu bien vite de la bouche ; mais s'il falloit qu'il en vînt quelque chose à ses oreilles, je dirois hautement que tu aurois menti.

Extrait 2 | Acte 1 - Scène II Tirade de Dom Juan sur l'inconstance

Dom Juan, Sganarelle

[Sganarelle

En ce cas, Monsieur, je vous dirai franchement que je n'approuve point votre méthode, et que je trouve fort vilain d'aimer de tous côtés comme vous faites.]

Dom Juan

Quoi ? tu veux qu'on se lie à demeurer au premier objet qui nous prend, qu'on renonce au monde pour lui, et qu'on n'ait plus d'yeux pour personne ? La belle chose de vouloir se piquer d'un faux honneur d'être fidèle, de s'ensevelir pour toujours dans une passion, et d'être mort dès sa jeunesse à toutes les autres beautés qui nous peuvent frapper les yeux ! Non, non : la constance n'est bonne que pour des ridicules ; toutes les belles ont droit de nous charmer, et l'avantage d'être rencontrée la première ne doit point dérober aux autres les justes prétentions qu'elles ont toutes sur nos coeurs. Pour moi, la beauté me ravit partout où je la trouve, et je cède facilement à cette douce violence dont elle nous entraîne. J'ai beau être engagé, l'amour que j'ai pour une belle n'engage point mon âme à faire injustice aux autres ; je conserve des yeux pour voir le mérite de toutes, et rends à chacune les hommages et les tributs où la nature nous oblige. Quoi qu'il en soit, je ne puis refuser mon coeur à tout ce que je vois d'aimable ; et dès qu'un beau visage me le demande, si j'en avois dix mille, je les donnerois tous. Les inclinations naissantes, après tout, ont des charmes inexplicables, et tout le plaisir de l'amour est dans le changement. On goûte une douceur extrême à réduire, par cent hommages, le coeur d'une jeune beauté, à voir de jour en jour les petits progrès qu'on y fait, à combattre par des transports, par des larmes et des soupirs, l'innocente pudeur d'une âme qui a peine à rendre les armes, à forcer pied à pied toutes les petites résistances qu'elle nous oppose, à vaincre les scrupules dont elle se fait un honneur et la mener doucement où nous avons envie de la faire venir. Mais lorsqu'on en est maître une fois, il n'y a plus rien à dire ni rien à souhaiter ; tout le beau de la passion est fini, et nous nous endormons dans la tranquillité d'un tel amour, si quelque objet nouveau ne vient réveiller nos desirs, et présenter à notre coeur les charmes attrayants d'une conquête à faire. Enfin il n'est rien de si doux que de triompher de la résistance d'une belle personne, et j'ai sur ce sujet l'ambition des conquérants, qui volent perpétuellement de victoire en victoire, et ne peuvent se résoudre à borner leurs souhaits. Il n'est rien qui puisse arrêter l'impétuosité de mes desirs : je me sens un coeur à aimer toute la terre ; et comme Alexandre, je souhaiterois qu'il y eût d'autres mondes, pour y pouvoir étendre mes conquêtes amoureuses.

Extrait 3 | Acte 2 - Scène II : La Séduction de Charlotte

Dom Juan, Sganarelle, Charlotte

Dom Juan

Nous avons manqué notre coup, Sganarelle, et cette bourrasque imprévue a renversé avec notre barque le projet que nous avons fait ; mais, à te dire vrai, la paysanne que je viens de quitter répare ce malheur, et je lui ai trouvé des charmes qui effacent de mon esprit tout le chagrin que me donnoit le mauvais succès de notre entreprise. Il ne faut pas que ce coeur m'échappe, et j'y ai déjà jeté des dispositions à ne pas me souffrir longtemps de pousser des soupirs.

Sganarelle

Monsieur, j'avoue que vous m'étonnez. A peine sommes-nous échappés d'un péril de mort, qu'au lieu de rendre grâce au Ciel de la pitié qu'il a daigné prendre de nous, vous travaillez tout de nouveau à attirer sa colère par vos fantaisies accoutumées et vos amours cr... Paix ! coquin que vous êtes ; vous ne savez ce que vous dites, et Monsieur sait ce qu'il fait. Allons.

Dom Juan, apercevant Charlotte.

Ah ! ah ! d'où sort cette autre paysanne, Sganarelle ? As-tu rien vu de plus joli ? et ne trouves-tu pas, dis-moi, que celle-ci vaut bien l'autre ?

Sganarelle

Assurément. Autre pièce nouvelle.

Dom Juan

D'où me vient, la belle, une rencontre si agréable ? Quoi ? dans ces lieux champêtres, parmi ces arbres et ces rochers, on trouve des personnes faites comme vous êtes ?

Charlotte

Vous voyez, Monsieur.

Dom Juan

Etes-vous de ce village ?

Charlotte

Oui, Monsieur.

Dom Juan

Et vous y demeurez ?

Charlotte

Oui, Monsieur.

Dom Juan

Vous vous appelez ?

Charlotte

Charlotte, pour vous servir.

Dom Juan

Ah ! la belle personne, et que ses yeux sont pénétrants !

Charlotte

Monsieur, vous me rendez toute honteuse.

Dom Juan

Ah ! n'avez point de honte d'entendre dire vos vérités. Sganarelle, qu'en dis-tu ? Peut-on voir rien de plus agréable ? Tournez-vous un peu, s'il vous plaît. Ah ! que cette taille est jolie ! Haussez un peu la tête, de grâce. Ah ! que ce visage est mignon ! Ouvrez vos yeux entièrement. Ah ! qu'ils sont beaux ! Que je voie un peu vos dents, je vous prie. Ah ! qu'elles sont amoureuses, et ces lèvres appétissantes ! Pour moi, je suis ravi, et je n'ai jamais vu une si charmante personne.

Charlotte

Monsieur, cela vous plaît à dire, et je ne sais pas si c'est pour vous railler de moi.

Dom Juan

Moi, me railler de vous ? Dieu m'en garde ! Je vous aime trop pour cela, et c'est du fond du coeur que je vous parle.

Charlotte

Je vous suis bien obligée, si ça est

Dom Juan

Point du tout ; vous ne m'êtes point obligée de tout ce que je dis, et ce n'est qu'à votre beauté que vous en êtes redevable.

Charlotte

Monsieur, tout ça est trop bien dit pour moi, et je n'ai pas d'esprit pour vous répondre.

Dom Juan

Sganarelle, regarde un peu ses mains.

Charlotte

Fi ! Monsieur, elles sont noires comme je ne sais quoi.

Dom Juan

Ha ! que dites-vous là ? Elles sont les plus belles du monde ; souffrez que je les baise, je vous prie.

Charlotte

Monsieur, c'est trop d'honneur que vous me faites, et si j'avois su ça tantôt, je n'aurois pas manqué de les laver avec du son.

Dom Juan

Et dites-moi un peu, belle Charlotte, vous n'êtes pas mariée sans doute ?

Charlotte

Non, Monsieur ; mais je dois bientôt l'être avec Piarrot, le fils de la voisine Simonette.

Dom Juan

Quoi ? une personne comme vous seroit la femme d'un simple paysan ! Non, non : c'est profaner tant de beautés, et vous n'êtes pas née pour demeurer dans un village. Vous méritez sans doute une meilleure fortune, et le Ciel, qui le connoît bien, m'a conduit ici tout exprès pour empêcher ce mariage, et rendre justice à vos charmes ; car enfin, belle Charlotte, je vous aime de tout mon coeur, et il ne tiendra qu'à vous que je vous arrache de ce misérable lieu, et ne vous mette dans l'état où vous méritez d'être. Cet amour est bien prompt sans doute ; mais quoi ? c'est un effet, Charlotte, de votre grande beauté, et l'on vous aime autant en un quart d'heure qu'on feroit une autre en six mois.

Charlotte

Aussi vrai, Monsieur, je ne sais comment faire quand vous parlez. Ce que vous dites me fait aise, et j'aurois toutes les envies du monde de vous croire ; mais on m'a toujou dit qu'il ne faut jamais croire les Monsieux, et que vous autres courtisans êtes des enjoleus, qui ne songez qu'à abuser les filles.

Dom Juan

Je ne suis pas de ces gens-là.

Sganarelle

Il n'a garde.

Charlotte

Voyez-vous, Monsieur, il n'y a pas plaisir à se laisser abuser. Je suis une pauvre paysanne ; mais j'ai l'honneur en recommandation, et j'aimerois mieux me voir morte, que de me voir déshonorée.

Dom Juan

Moi, j'aurois l'âme assez méchante pour abuser une personne comme vous ? Je serois assez lâche pour vous déshonorer ? Non, non : j'ai trop de conscience pour cela. Je vous aime, Charlotte, en tout bien et en tout honneur ; et pour vous montrer que je vous dis vrai, sachez que je n'ai point d'autre dessein que de vous épouser : en voulez-vous un plus grand témoignage ? M'y voilà prêt quand vous voudrez ; et je prends à témoin l'homme que voilà de la parole que je vous donne.

Sganarelle

Non, non, ne craignez point : il se mariera avec vous tant que vous voudrez.

Dom Juan

Ah ! Charlotte, je vois bien que vous ne me connoissez pas encore. Vous me faites grand tort de juger de moi par les autres ; et s'il y a des fourbes dans le monde, des gens qui ne cherchent qu'à abuser des filles, vous devez me tirer du

nombre, et ne pas mettre en doute la sincérité de ma foi. Et puis votre beauté vous assure de tout. Quand on est faite comme vous, on doit être à couvert de toutes ces sortes de crainte ; vous n'avez point l'air, croyez-moi, d'une personne qu'on abuse ; et pour moi, je l'avoue, je me percerois le coeur de mille coups, si j'avois eu la moindre pensée de vous trahir.

Charlotte

Mon Dieu ! je ne sais si vous dites vrai, ou non ; mais vous faites que l'on vous croit.

Dom Juan

Lorsque vous me croirez, vous me rendrez justice assurément, et je vous réitère encore la promesse que je vous ai faite. Ne l'acceptez-vous pas, et ne voulez-vous pas consentir à être ma femme ?

Charlotte

Oui, pourvu que ma tante le veuille.

Dom Juan

Touchez donc là, Charlotte, puisque vous le voulez bien de votre part.

Charlotte

Mais au moins, Monsieur, ne m'allez pas tromper, je vous prie : il y auroit de la conscience à vous, et vous voyez comme j'y vais à la bonne foi.

Dom Juan

Comment ? Il semble que vous doutiez encore de ma sincérité ! Voulez-vous que je fasse des serments épouvantables ? Que le Ciel...

Charlotte

Mon Dieu, ne jurez point, je vous crois.

Dom Juan

Donnez-moi donc un petit baiser pour gage de votre parole.

Charlotte

Oh ! Monsieur, attendez que je soyons mariés, je vous prie ; après, ça, je vous baiserais tant que vous voudrez.

Dom Juan

Eh bien ! belle Charlotte, je veux : tout ce que vous voulez abandonnez-moi seulement votre main, et souffrez que, par mille baisers, je lui exprime le ravissement où je suis...

Extrait 4 | Acte 3 - Scène II : Scène du pauvre

Scène II : Dom Juan, Sganarelle, un pauvre

Sganarelle
Enseignez-nous un peu le chemin qui mène à la ville.

Le pauvre.
Vous n'avez qu'à suivre cette route, Messieurs, et détourner à main droite quand vous serez au bout de la forêt. Mais je vous donne avis que vous devez vous tenir sur vos gardes, et que depuis quelque temps il y a des voleurs ici autour.

Dom Juan
Je te suis bien obligé, mon ami, et je te rends grâce de tout mon coeur.

Le pauvre
Si vous vouliez, Monsieur, me secourir de quelque aumône ?

Dom Juan
Ah ! ah ! ton avis est intéressé, à ce que je vois.

Le pauvre
Je suis un pauvre homme, Monsieur, retiré tout seul dans ce bois depuis dix ans, et je ne manquerai pas de prier le Ciel qu'il vous donne toute sorte de biens.

Dom Juan
Eh ! prie-le qu'il te donne un habit, sans te mettre en peine des affaires des autres.

Sganarelle
Vous ne connaissez pas Monsieur, bonhomme ; il ne croit qu'en deux et deux sont quatre et en quatre et quatre sont huit.

Dom Juan
Quelle est ton occupation parmi ces arbres ?

Le pauvre
De prier le Ciel tout le jour pour la prospérité des gens de bien qui me donnent quelque chose.

Dom Juan
Il ne se peut donc pas que tu ne sois bien à ton aise ?

Le pauvre
Hélas ! Monsieur, je suis dans la plus grande nécessité du monde.

Dom Juan
Tu te moques : un homme qui prie le Ciel tout le jour ne peut pas manquer d'être bien dans ses affaires.

Le pauvre
Je vous assure, Monsieur, que le plus souvent je n'ai pas un morceau de pain à me mettre sous les dents.

Dom Juan
Voilà qui est étrange, et tu es bien mal reconnu de tes soins. Ah ! ah ! je m'en vais te donner un louis d'or [tout à l'heure, pourvu que tu veuilles jurer.

Le pauvre
Ah ! Monsieur, voudriez-vous que je commisse un tel péché ?

Dom Juan
Tu n'as qu'à voir si tu veux gagner un louis d'or ou non. En voici un que je te donne, si tu jures ; tiens, il faut jurer.

Le pauvre
Monsieur !

Dom Juan
A moins de cela, tu ne l'auras pas.

Sganarelle
Va, va, jure un peu, il n'y a pas de mal.

Dom Juan
Prends, le voilà ; prends, te dis-je, mais jure donc.

Le pauvre !
Non, Monsieur, j'aime mieux mourir de faim.

Dom Juan
Va, va, je te le donne pour l'amour de l'humanité. Mais que vois-je là ? un homme attaqué par trois autres ? La partie est trop inégale, et je ne dois pas souffrir cette lâcheté.
(Il court au lieu du combat.)

Extrait 5 | Acte 4 - scène III : La visite de Mr Dimanche

Scène III

*Dom Juan, M. Dimanche, Sganarelle,
Suite*

Dom Juan, *faisant de grandes civilités.*
Ah ! Monsieur Dimanche, approchez. Que je suis ravi de vous voir, et que je veux de mal à mes gens de ne vous pas faire entrer d'abord ! J'avois donné ordre qu'on ne me fit parler personne ; mais cet ordre n'est pas pour vous, et vous êtes en droit de ne trouver jamais de porte fermée chez moi.

M. Dimanche
Monsieur, je vous suis fort obligé.

Dom Juan, *parlant à ses laquais.*
Parbleu ! coquins, je vous apprendrai à laisser M. Dimanche dans une antichambre, et je vous ferai connoître les gens.

M. Dimanche
Monsieur, cela n'est rien.

Dom Juan
Comment ? vous dire que je n'y suis pas, à M. Dimanche, au meilleur de mes amis ?

M. Dimanche
Monsieur, je suis votre serviteur : J'étois venu...

Dom Juan
Allons vite, un siège pour M. Dimanche.

M. Dimanche
Monsieur, je suis bien comme cela.

Dom Juan
Point, point, je veux que vous soyez assis contre moi.

M. Dimanche.
Cela n'est point nécessaire.

Dom Juan
Otez ce pliant, et apportez un fauteuil.

M. Dimanche
Monsieur, vous vous moquez, et...

Dom Juan
Non, non, je sais ce que je vous dois, et je ne veux point qu'on mette de différence entre nous deux.

M. Dimanche
Monsieur...

Dom Juan
Allons, asseyez-vous.

M. Dimanche
Il n'est pas besoin, Monsieur, et je n'ai qu'un mot à vous dire. J'étois...

Dom Juan
Mettez-vous là, vous dis-je.

M. Dimanche
Non, Monsieur, je suis bien. Je viens pour...

Dom Juan
Non, je ne vous écoute point si vous n'êtes assis.

M. Dimanche
Monsieur, je fais ce que vous voulez. Je...

Dom Juan
Parbleu ! Monsieur Dimanche, vous vous portez bien.

M. Dimanche
Oui, Monsieur, pour vous rendre service. Je suis venu...

Dom Juan
Vous avez un fonds de santé admirable, des lèvres fraîches, un teint vermeil, et des yeux vifs.

M. Dimanche
Je voudrais bien...

Dom Juan
Comment se porte Madame Dimanche, votre épouse ?

M. Dimanche
Fort bien, Monsieur, Dieu merci.

Dom Juan
C'est une brave femme.

M. Dimanche
Elle est votre servante, Monsieur. Je venois...

Dom Juan
Et votre petite fille Claudine, comment se porte-t-elle ?

M. Dimanche
Le mieux du monde.

Dom Juan
La jolie petite fille que c'est ! je l'aime de tout mon cœur.

M. Dimanche
C'est trop d'honneur que vous lui faites, Monsieur. Je vous...

Dom Juan
Et le petit Colin, fait-il toujours bien du bruit avec son tambour ?

M. Dimanche
Toujours de même, Monsieur. Je...

Dom Juan
Et votre petit chien Brusquet ? gronde-t-il toujours aussi fort, et mord-il toujours bien aux jambes les gens qui vont chez vous ?

M. Dimanche
Plus que jamais, Monsieur, et nous ne saurions en chevir.

Dom Juan
Ne vous étonnez pas si je m'informe des nouvelles de toute la famille, car j'y prends beaucoup d'intérêt.

M. Dimanche
Nous vous sommes, Monsieur, infiniment obligés. Je...

Dom Juan, *lui tendant la main.*
Touchez donc là, Monsieur Dimanche. Êtes vous bien de mes amis ?

M. Dimanche

Monsieur, je suis votre serviteur.

Dom Juan
Parbleu ! je suis à vous de tout mon cœur.

M. Dimanche
Vous m'honorez trop. Je...

Dom Juan
Il n'y a rien que je ne fisse pour vous.

M. Dimanche
Monsieur, vous avez trop de bonté pour moi.

Dom Juan
Et cela sans intérêt, je vous prie de le croire.

M. Dimanche
Je n'ai point mérité cette grâce assurément. Mais, Monsieur...

Dom Juan
Oh ! ça, Monsieur Dimanche, sans façon, voulez-vous souper avec moi ?

M. Dimanche
Non, Monsieur, il faut que je m'en retourne tout à l'heure. Je...

Dom Juan, *se levant.*
Allons, vite un flambeau pour conduire M. Dimanche et que quatre ou cinq de mes gens prennent des mousquetons pour l'escorter.

M. Dimanche, *se levant de même.*
Monsieur, il n'est pas nécessaire, et je m'en irai bien tout seul. Mais... (Sganarelle ôte les sièges promptement.)

Dom Juan
Comment ? Je veux qu'on vous escorte, et je m'intéresse trop à votre personne. Je suis votre serviteur, et de plus votre débiteur.

M. Dimanche
Ah ! Monsieur...

Dom Juan
C'est une chose que je ne cache pas, et je le dis à tout le monde.

M. Dimanche
Si...

Dom Juan
Voulez vous que je vous reconduise ?

M. Dimanche
Ah ! Monsieur, vous vous moquez,
Monsieur...

Dom Juan
Embrassez moi donc, s'il vous plaît. Je vous
prie encore une fois d'être persuadé que je
suis tout à vous, et qu'il n'y a rien au monde
que je ne fisse pour votre service. (Il sort.)

Sganarelle
Il faut avouer que vous avez en Monsieur
un homme qui vous aime bien.

M. Dimanche
Il est vrai ; il me fait tant de civilités et tant
de compliments que je ne saurois jamais lui
demander de l'argent.

Sganarelle
Je vous assure que toute sa maison périroit
pour vous ; et je voudrois qu'il vous arrivât
quelque chose, que quelqu'un s'avisât de
vous donner des coups de bâton ; vous
verriez de quelle manière...

M. Dimanche
Je le crois ; mais, Sganarelle, je vous prie
de lui dire un petit mot de mon argent.

Sganarelle
Oh ! ne vous mettez pas en peine, il vous
payera le mieux du monde.

M. Dimanche
Mais vous, Sganarelle, vous me devez
quelque chose en votre particulier.

Sganarelle
Fi ! ne parlez pas de cela.

M. Dimanche
Comment ? Je...

Sganarelle
Ne sais-je pas bien que je vous dois ?

M. Dimanche
Oui, mais...

Sganarelle
Allons, Monsieur Dimanche, je vais vous
éclairer.

M. Dimanche
Mais mon argent...

Sganarelle, *prenant M. Dimanche par le
bras.*
Vous moquez-vous ?

M. Dimanche
Je veux...

Sganarelle, le tirant.
Eh !

M. Dimanche
J'entends...

Sganarelle, *le poussant.*
Bagatelles.

M. Dimanche
Mais...

Sganarelle, *le poussant.*
Fi !

M. Dimanche
Je...

Sganarelle, *le poussant tout à fait hors du
théâtre.*
Fi ! Vous dis-je.



Lycée Do Kamo
15 bis, rue Taragnat
NOUMEA /Tel : 28 43 51
dokamo@offratel.nc

Classe : 1^{ère} L
Année : 2012

Séquence n° 4 : L'Inspiration poétique	
Objet d'étude	Ecriture poétique et quête du sens, du Moyen Age à nos jours
Perspectives d'étude	Analyse des genres et des registres.
Problématique	L'inspiration poétique, de la célébration des traits d'un génie à la vision plus distanciée et ironique de cette source créatrice.
<p><u>POUR L'EXPOSÉ :</u></p> <ul style="list-style-type: none">- Texte 1 : Saint Amant, <i>Œuvres poétiques</i>, (1631)- Texte 2 : Pierre de Ronsard, <i>Nouvelles poésies</i> (1564)- Texte 3 : Charles Baudelaire, <i>Les Fleurs du Mal</i>, (1857)- Texte 4 : Raymond Queneau, <i>battre la campagne</i> (1968)	
<p><u>POUR L'ENTRETIEN :</u></p> <p>1. Histoires des Arts :</p> <ul style="list-style-type: none">- <i>L'inspiration du poète</i>, Nicolas Poussin (1629-1630)- la représentation des artistes : <i>comment est représenté/montré l'artiste au travail/ en plein ouvrage ?</i> (Jan Vermeer)- projection du Film <i>Orfeu Negro</i>, Albert Camus (1959) <p>2. Langues et cultures de l'Antiquité :</p> <ul style="list-style-type: none">- Le Mythe d'Orphée, <i>Métamorphoses</i>, Ovide, Livre X,	
Lectures cursives	Lecture intégrale : Baudelaire, <i>Les Fleurs du Mal</i>, section « Spleen et idéal », 1857.

SAINT-AMANT Œuvres poétiques (1631)

Sous le règne de Louis XIII, le poète Saint-Amant mène une existence aventureuse de voyageur, de marin et de soldat, ce qui explique sans doute la variété et l'audace de son œuvre. Il compose plusieurs sonnets sur les caprices de l'inspiration, offrant une image originale de l'écrivain.

Le paresseux

Accablé de paresse et de mélancolie,
Je rêve dans un lit où je suis fagoté¹
Comme un lièvre sans os qui dort dans un pâté,
Ou comme Don Quichotte² en sa morne folie.

5 Là, sans me soucier des guerres d'Italie³,
Du comte Palatin⁴, ni de sa royauté,
Je consacre un bel hymne⁵ à cette oisiveté
Où mon âme en langueur⁶ est comme ensevelie.

Je trouve ce plaisir si doux et si charmant⁷,
10 Que je crois que les biens me viendront en dormant,
Puisque je vois déjà s'en enfler ma bedaine⁸,

Et hais tant le travail, que, les yeux entrouverts,
Une main hors des draps, cher Baudoin⁹, à peine
Ai-je pu me résoudre¹⁰ à t'écrire ces vers.

1. Enveloppé.
2. Héros du roman de Cervantès.
3. Allusion à la guerre de Succession de Mantoue (1628-1631) pendant la guerre de Trente Ans.
4. Frédéric V, roi de Bohême. Son accession au trône déclenche la guerre de Trente Ans.
5. Chant de célébration.
6. Mélancolique.
7. Envoûtant.
8. Mon ventre.
9. Poète réputé pour son ardeur au travail (1594-1650).
10. Décider.



Les Sept Péchés capitaux (détail : La Paresse), peinture sur bois, XVI^e siècle (Piélauff, Côtes-d'Armor, chapelle Notre-Dame-de-la-Croix).

Raymond QUENEAU Battre la campagne (1968)

Raymond Queneau se considère comme un inventeur et fait de la langue française un véritable laboratoire. Il s'inspire du langage populaire aussi bien dans ses romans que dans sa trilogie poétique dont les titres sont des expressions évoquant le vagabondage lexical et la rêverie : Courir les rues, Battre la campagne et Fendre les flots. Le ton est donné dans « La main à la plume », texte où les images bucoliques¹ sont revues de façon originale par l'auteur.

La main à la plume

J'écrirai des poèmes
sur le lait le beurre la crème
j'écrirai des odes² en vers heptasyllabiques³
sur les vaches les brebis les biques⁴
5 j'écrirai des myriades⁵ de myriades de sonnets
sur le vent qui couche les lourds épis de blé
j'écrirai des chansons
sur les mouches et les charançons⁶
j'écrirai des sextines⁷
10 sur les fonds de jardin où se mussent⁸ les latrines⁹
j'écrirai des phrases obscures
sur l'agriculture
j'utiliserai des métonymies et des métaphores
pour parler de la vie des porcs et de leur mort
15 j'utiliserai l'assonance et la rime
pour parler des prés, de la forêt, de la campagne
j'écrirai des poèmes
la main sur la charrue du vocabulaire

1. Propres à la poésie qui célèbre, depuis la Grèce antique, la vie saine et simple des bergers, la campagne.
2. Poèmes strophiques de célébration.
3. De sept syllabes.
4. Nom familier : chèvres.
5. Quantités innombrables.
6. Insectes voraces.
7. Poèmes de six strophes et demie avec répétition des mêmes mots à la rime.
8. Verbe familier : se cachent.
9. Toilettes.

Charles BAUDELAIRE *Les Fleurs du mal* (1857)

Dans le recueil des *Fleurs du mal* où abondent les références à la fois philosophiques et religieuses, Baudelaire reprend à la suite de Platon et de la Bible l'image du temple de la nature. Il la développe en mettant en place la théorie des correspondances, à savoir une lecture poétique de l'univers où tous les éléments sensitifs et spirituels se font écho. L'inspiration est fondée sur la capacité à saisir ces liens.



Armand SÉGUIN (1869-1903), *Les Fleurs du mal* (1894), huile sur toile, 53 x 35,5 cm (collection privée).

Correspondances

La Nature est un temple où de vivants piliers
Laissent parfois sortir de confuses paroles ;
L'homme y passe à travers des forêts de symboles
Qui l'observent avec des regards familiers.

- 5 Comme de longs échos qui de loin se confondent
Dans une ténébreuse et profonde unité,
Vaste comme la nuit et comme la clarté,
Les parfums, les couleurs et les sons se répètent.

- 10 Il est des parfums frais comme des chairs d'enfants,
Doux comme les hautbois, verts comme les prairies,
— Et d'autres, corrompus, riches et triomphants,

Ayant l'expansion des choses infinies,
Comme l'ambre¹, le musc², le benjoin³ et l'encens,
Qui chantent les transports⁴ de l'esprit et des sens.

Section « Spleen et Idéal », IV.

1. Ambre gris : glande animale utilisée en parfumerie.
2. Substance odorante produite par une glande de cerf.
3. Résine aromatique.
4. Délices, joies.

Pierre de RONSARD *Nouvelles poésies* (1564)

Après avoir écrit de nombreux poèmes d'amour, Ronsard se consacre aux hymnes de 1555 à 1564. Ce genre poétique sans règle fixe est d'abord lié à la religion, mais le terme d'hymne finit par englober tout chant de célébration. Dans un cycle consacré aux saisons, Ronsard ouvre l'« Hymne de l'automne » sur un préface autobiographique où il résume son histoire intime avec l'inspiration ; le début du poème évoque la naissance de l'auteur.

Hymne de l'automne

Le jour que je fus né, le Démon¹ qui préside
Aux Muses me servit en ce Monde de guide,
M'anima d'un esprit gaillard² et vigoureux,
Et me fit de science³ et d'honneur amoureux.

- 5 En lieu des⁴ grands trésors et de richesses vaines,
Qui aveuglent les yeux des personnes humaines,
Me donna pour partage⁵ une fureur d'esprit,
Et l'art de bien coucher ma verve⁶ par écrit.
10 Il me haussa le cœur⁷, haussa la fantaisie⁸,
M'inspirant dedans l'âme un don de Poésie,
Que Dieu n'a concédé⁹ qu'à l'esprit agité
Des poignants aiguillons¹⁰ de sa divinité.

Quand l'homme en est touché, il devient un prophète,

- 15 Il prédit toute chose avant qu'elle soit faite,
Il connaît la nature, et les secrets des dieux,
Et d'un esprit bouillant s'élève entre les Dieux.
Il connaît la vertu des herbes et des pierres,
Il enferme les vents, il charme¹¹ les tonnerres,
20 Sciences que le peuple admire, et ne sait pas
Que Dieu les va donnant aux hommes d'ici-bas,
Quand ils ont de l'humain les âmes séparées¹²,
Et qu'à telle fureur elles sont préparées,
Par oraison¹³, par jeûne, et pénitence¹⁴ aussi,
Dont aujourd'hui le monde a bien peu de souci.

- 25 Car Dieu ne communique aux hommes ses mystères
S'ils ne sont vertueux, dévots¹⁵ et solitaires,
Éloignés des tyrans, et des peuples qui ont
La malice en la main, et l'impudence¹⁶ au front,
Brûlés d'ambition, et tourmentés d'envie,
30 Qui leur sert de bourreau tout le temps de leur vie.

Vers 1-30, orthographe modernisée.

1. Être qui sert d'intermédiaire entre les dieux et les hommes. Dans les vers 1 et 2, le Démon évoqué est Apollon.
2. Fort.
3. Connaissance (en général).
4. À la place des.
5. Héritage.
6. Mon inspiration.
7. Courage.
8. L'imagination.
9. Accordé.
10. Pointes avec lesquelles on fait avancer le bétail ; ici, ce qui pousse à écrire.
11. Envoûte.
12. Différentes du commun des mortels ; ici, à part, distinguées par Dieu.
13. Prière.
14. Période où l'on prie pour se faire pardonner.
15. Très respectueux des obligations religieuses.
16. L'effronterie.

Histoire des Arts :

- *L'inspiration du poète*, Nicolas Poussin (1629-1630)



- *L'art de la peinture*, Jan Vermeer, 1666

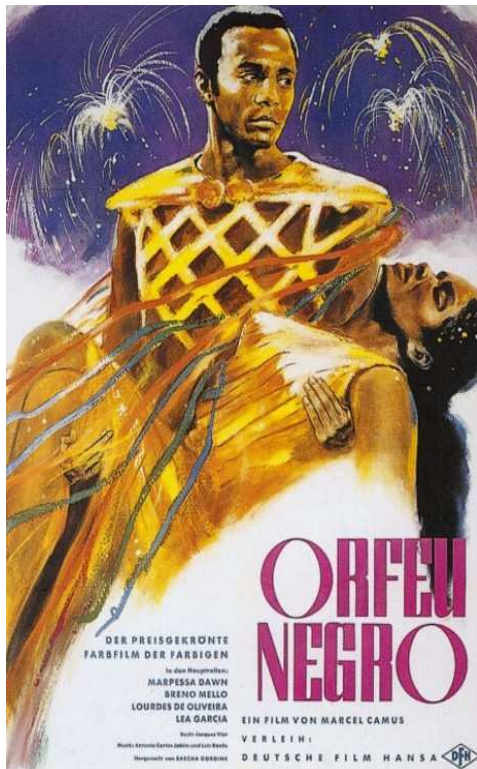


Composition :

Le tableau représente une scène intime de pose où un artiste peint une femme dans son atelier, près d'une fenêtre, avec en arrière plan une grande carte des Pays-Bas.

L'Art de la peinture (*De Schilderkonst*), aussi intitulé *La Peinture*¹,
L'Atelier ou *L'Allégorie de la peinture*, Johannes Vermeer, vers 1666,

- Projection du film *Orfeu Negro* de Marcel CAMUS, 1959



Orfeu Negro

Date de sortie : Lundi 1 juin 1959

Drame de Marcel Camus avec Breno Mello, Marpessa Dawn, Lourdes de Oliveira, Léa Garcia, Lea Garcia.

A la veille du carnaval de Rio, Eurydice arrive de la campagne pour y retrouver sa cousine Sérafina. Elle fait la rencontre d'Orphée, conducteur de tramway et artiste adulé par le peuple pour ses qualités de danseur et de guitariste. Mais Eurydice, électrocutée par un câble de tramway, meurt en tentant d'échapper à son destin. Orphée la cherche partout.

2. Langues et Cultures de l'Antiquité : Le mythe d'Orphée

Le mythe d'Orphée, notamment rapporté par Ovide dans ses Métamorphoses, a inspiré beaucoup d'artistes et fait l'objet de multiples interprétations. Voici une présentation de ce héros légendaire qui incarne le pouvoir du chant et de la poésie.





Séquence n° 5 : Une culture qui humanise l'Homme

Objet d'étude	Vers un espace culturel et européen : Renaissance et Humanisme
Perspectives d'étude	Etude de la littérature dans son contexte historique et culturel
Problématique	l'Humanisme, quelles réflexions sur la culture ?
<u>POUR L'EXPOSÉ :</u> - Pierre de Ronsard, <i>Continuations des Amours</i> , 1555 - Joachim Du Bellay, <i>Les Regrets</i> , 1558 - Michel de Montaigne, <i>Essais</i> , 1580	
<u>POUR L'ENTRETIEN :</u> 1. Lectures cursives: - Stefan ZWEIG, <i>Erasme, Grandeurs et décadence d'une idée</i> , 1935 ; - François RABELAIS, <i>Pantagruel</i> , chap III, 1532 ; - Thomas MORE, <i>l'Utopie</i> , 1516 2. Histoires des Arts : - Hans HOLBEIN LE JEUNE, <i>Erasme</i> , 1525 - Léonard de VINCI, <i>L'exaltation du corps humain : la représentation de l'homme est au cœur de la peinture renaissance (célébration de la beauté du corps et de la sensibilité humaine).</i> 3. Langues et cultures de l'Antiquité : - Raphaël, <i>L'Ecole d'Athènes</i> , (1509-1510)	
Activités proposés à la classe	Travaux de Recherches : - Léonard de VINCI, <i>L'exaltation du corps humain : la représentation de l'homme est au cœur de la peinture renaissance (célébration de la beauté du corps et de la sensibilité humaine).</i> - Les grandes découvertes au XV-XVIe

1. Histoire des Arts :

- Hans Holbein Le jeune, *Erasme*, 1525



2. Langues et Cultures de l'Antiquité :

- Raphaël, *L'Ecole d'Athènes*, (1509-1510)





Séquence n° 6 : Les Lumières, une littérature de combat

Objet d'étude	La question de l'homme dans les genres de l'argumentation du XVI ^{ème} à nos jours
Perspectives d'étude	Etude de la littérature dans son contexte historique et culturel
Problématique	Les Lumières, une littérature engagée en faveur de l'humanité ?
POUR L'EXPOSÉ : Texte 1 : Montesquieu, De l'esprit des lois (De l'esclavage des nègres), 1748 Texte 2 : Denis Diderot, Encyclopédie, Avertissement, 1765 Texte 3 : J.J. Rousseau, Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes, 1755 Texte 4 : Louis Antoine de Bougainville, voyage autour du monde, 1771 Texte 5 : Denis Diderot, Supplément au voyage de Bougainville, 1772	
POUR L'ENTRETIEN : 1. Documents complémentaires : - C. Dumarsais, <i>Encyclopédie</i> , Article « Philosophie », 1765 - Voltaire, <i>De L'encyclopédie</i> , 1774 - J.J Rousseau, <i>Emile ou l'Education</i> , 1762 - D. Diderot, <i>le Neveu de Rameau</i> , 1762-1774 - N. de Condorcet, <i>Réflexions sur l'esclavage des nègres</i> , 1781 - Mirabeau, <i>Premier Discours sur la déclaration des droits de l'homme</i> , 1789 2. Histoire des Arts : - Frontispice de <i>l'Encyclopédie</i> , de Diderot, dessiné par Charles Nicolas Cochin(1765) et gravé par Benoit-Louis Prévost (1772).	
Lectures cursives	Voltaire, Candide, 1759
Activités proposées à la classe	Recherches sur le XVIII ^e sur Bnf.fr « L'exposé : Les Lumières » : - Les philosophes des Lumières - Le siècle des Lumières : voyage des hommes et des idées. - le contexte culturel et sociopolitique du 18 ^{ème} siècle.

Histoire des Arts : le frontispice de l'encyclopédie





Séquence n° 7 : Les figures de monstres

Objet d'étude	Les Réécritures, du XVII à nos jours
Perspectives d'étude	Etude de la littérature dans son contexte historique et culturel.
Problématique	Quelle place est accordée à la monstruosité dans la littérature ? Quels regards la société porte-t-elle sur la monstruosité ?

POUR L'EXPOSÉ :

Texte 1 : La Bible, *l'Ancien Testament*, « le livre de Job », Ile siècle avant JC.

Texte 2 : Théophile Gautier, *La morte amoureuse*, 1836

Texte 3 : Franz Kafka, *La métamorphose*, 1915

Document 4 : Tim Burton, *Edward aux mains d'argent*, 1990 (affiche du film)

POUR L'ENTRETIEN

1. Documents complémentaires :

- J. Verne, *Vingt mille lieues sous les mers*, 1870

- VB. Stoker, *Dracula*, 1897

- E. Ionesco, *Rhinocéros*, 1957

2. Filmographie :

- David Lynch, *Éléphant Man*, 1980

- Tim Burton, *Edward aux mains d'argent*, 1990 (affiche du film)

Lectures cursives	- Guy de Maupassant, <i>Le Horla</i> (1886 – 1887)
Activités proposés à la classe	Travaux de recherches : - Le vampirisme : les autres romanciers, hormis T. Gautier et B. Stocker, à avoir mis en scène un personnage de vampire. - Langues et cultures de l'Antiquité : Les monstres de l'Antiquité.